IMAGES



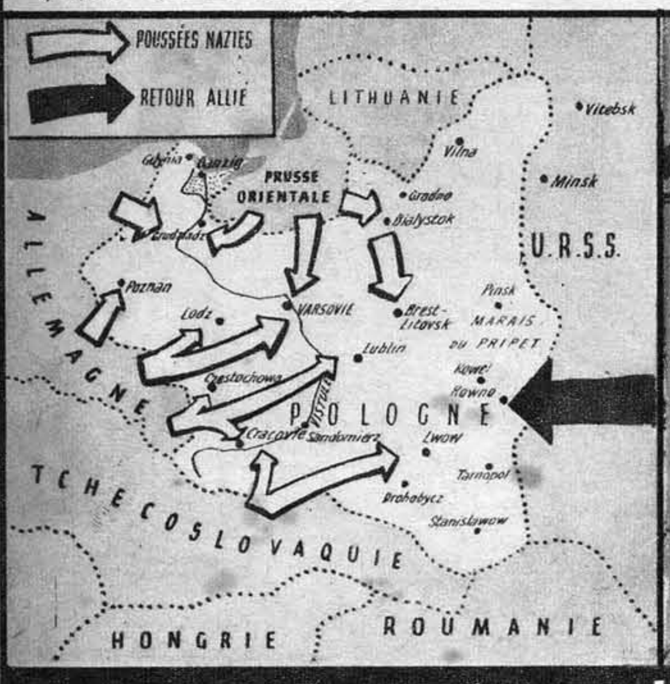
30 mills

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITE

No. 818 — LE CAIRE (EGYPTE) — 13 MAI 1945

GÉOGRAPHIE DE LA GUERRE

La guerre a placé au premier plan de l'actualité divers noms de villes dont quelques-uns nous étaient à peu près inconnus. Notre connaissance de la géographie en a été étendue. Voici, placés en ordre, ces lieux où de sanglants combats se déroulèrent, avec les mouvements des diverses armées belligérantes.





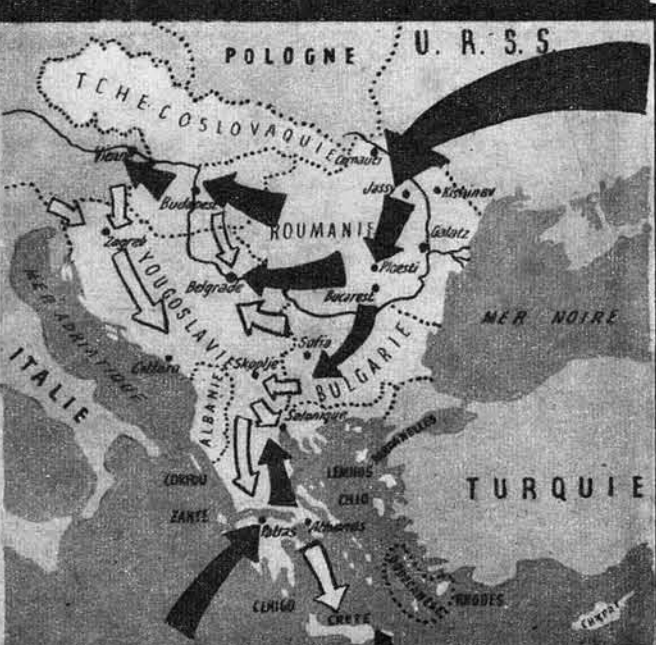


POLOGNE. Le 1er septembre, l'Allemagne envahit la Pologne. Le 17, toute résistance polonaise s'effondre sous le choc des chars d'assaut et de la Luftwaffe. Fin 1944, la victorieuse contre-offensive russe commençait la libération de la Pologne par l'occupation de Rovno. Mais la résistance allemande fut opiniâtre devant Varsovie, ville martyre, où de nombreux patriotes polonais trouvèrent la mort.

NORVEGE. Le 8 avril 1940, les armées allemandes traversent la frontière danoise et débarquent en Norvège. Quelques jours après, un corps expéditionnaire franco-anglais essaye de déloger les Allemands. Il parvient à capturer Narvik, mais les événements militaires qui se déroulent sur le front occidental l'obligent à se retirer. Ce n'est que le 6 mai 1945 que la Norvège recouvre enfin sa liberté.

MOYEN-ORIENT. Après une période de flux et de reflux, c'est Alamein. A partir d'octobre 1942, l'offensive de Montgomery chasse définitivement les axistes de la Libye. En Syrie, le 8 juin 1941, le général Wilson, aidé par un corps de Français libres, traverse la frontière syrienne. Après une lutte de cinq semaines du général Dentz, les Français vichystes signent le 14 juillet un armistice.







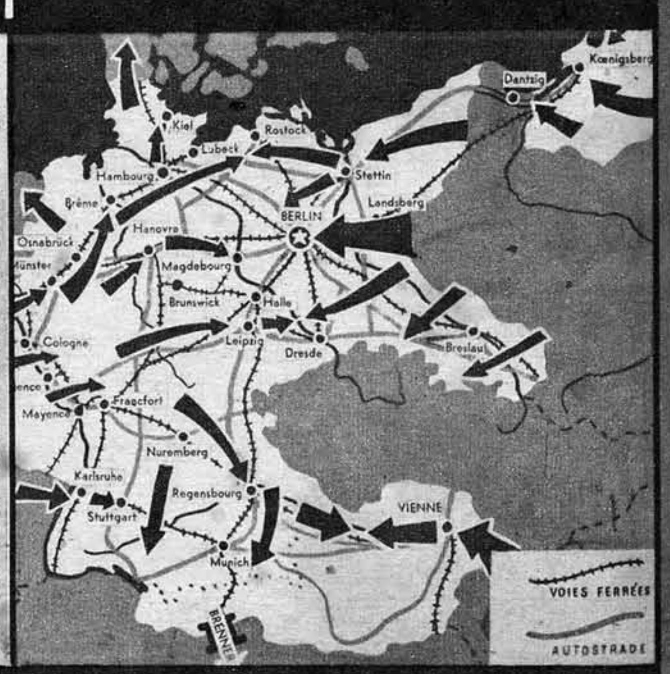
AFRIQUE DU NORD. Le 8 novembre 1942, un corps expéditionnaire anglo-américain débarque en Afrique du Nord et commence une poussée vers la Tunisie que la Huitième Armée menace par le Sud, tandis que la colonne du général Leclerc remonte du Tchad à travers le Fezzan. Le 13 mai 1943, après la prise de Tunis et de Bizerte, tout l'Afrika Korps et l'armée italienne se rendent aux Alliés.

BALKANS. En avril 1941, les Allemands, venant au secours des armées de Mussolini, envahissent la Yougoslavie avec le concours de la Bulgarie, de la Hongrie et de la Roumanie. Ils foncent ensuite sur la Grèce et l'île de Crète. En septembre 1944, les troupes britanniques, aidées par les guérilléros grecs, débarquent à Patras et libèrent la Grèce. L'Armée Rouge pénètre aussi dans les Balkans.

RUSSIE. — Le 21 juin 1941, les troupes allemandes envahissent la Russie avec des forces énormes et parviennent, en deux étapes, jusqu'à Stalingrad, Moscou et au Caucase. La situation est critique. Brusquement, en février 1943, la prodigieuse contre-offensive russe refoule l'envahisseur et poursuit sans arrêt son avance jusqu'au cœur de l'Allemagne où elle fait la jonction avec les Alliés.







ITALIE. Après avoir nettoyé la Sicile en 49 jours, l'armée du général Montgomery débarque sur la Péninsule. Le 8 septembre 1943, l'armistice italien est signé. Ce sont alors les pages épiques de Salerne, d'Anzio, de Cassino et de Rome. Enfin, après une longue accalmie, une dernière poussée porte les Alliés jusqu'au Pô et aux Alpes. Le 2 mai, les armées allemandes et italiennes se rendaient.

FRANCE, BELGIQUE, HOLLANDE. Le 10 mai 1940, après huit mois de « drôle de guerre », les armées de Hitler passent à l'offensive à l'ouest, brisent la ligne alliée à Sedan et parviennent jusqu'à la Manche, obligeant les Anglais à évacuer leur corps expéditionnaire à Dunkerque. Le 6 juin 1944, les armées alliées débarquent en Normandie. C'est le début de l'effondrement de l'Allemagne.

ALLEMAGNE. La 1ère Armée américaine traverse le Rhin le 21 mars 1945, après avoir brisé la ligne Siegfried. Quelques jours plus tard, Montgomery parvient à traverser le Rhin au nord. C'est la course rapide vers l'Elbe, la Bavière et l'Autriche. L'Allemagne s'effondre. Le 8 mai, l'armistice est signé par l'amiral Dœnitz, nommé chef du gouvernement à la mort du Führer sous les décombres de Berlin.

Cartes d'« Images » par A. Fédoroff

★ L'ECRAN DE LA SEMAINE ★

11 JOURS HISTORIQUES

La période de 11 jours qui commença le 29 avril dernier et qui vit se dérouler les événements les plus dramatiques de cette guerre restera probablement dans l'Histoire comme la plus sensationnelle... Voici, au jour le jour, comment se réalisa la désintégration du IIIe Reich :

DIMANCHE, 29 AVRIL : Arrêté au moment où il s'apprêtait à traverser la frontière, Mussolini, après un jugement sommaire, est exécuté avec sa maîtresse Claretta Petacci et douze membres de son cabinet... Graziani est arrêté et livré aux Alliés.

□ Au palais de Caserta, une délégation allemande signe l'instrument de la reddition inconditionnelle de toutes les troupes allemandes — estimées à près d'un million — qui se battent dans le nord de l'Italie, le Tyrol et l'Autriche du Sud. La reddition entre en vigueur le 2 mai à midi.

LUNDI, 30 AVRIL : Munich, berceau du nazisme, est capturé.

MARDI, 1 MAI : Précédée par une musique wagnérienne du « Crépuscule des dieux » et de trois coups de gong, la mort de Hitler est annoncée par Radio-Hambourg, à 10 heures 26 du soir... Quelques instants plus tard, à un autre poste de radio, l'amiral Dœnitz annonce au peuple que le Führer — tombé à son poste de combat ! — l'a choisi pour lui succéder.

MERCREDI, 2 MAI : Les hostilités ont cessé en Italie du Nord...

□ Le soir, le maréchal Staline annonce la capture de Berlin.

JEUDI, 3 MAI : Les armées d'Italie et celles de Bavière font leur jonction à dix kilomètres au delà du Brenner.

VENDREDI, 4 MAI : Les armées allemandes du nord-ouest de l'Allemagne, de la Hollande, du Danemark, des îles de la Frise et de Héligoland se rendent inconditionnellement au maréchal Montgomery... Leur nombre est estimé à plus d'un million.

SAMEDI, 5 MAI : Trois autres armées se rendent à la Septième Armée américaine et à la Première Armée française... Trois à quatre cent mille hommes !... Tout le front, entre la frontière suisse et Lenz, s'est effondré...

DIMANCHE, 6 MAI : Dans le seul secteur où la guerre se poursuit encore, la Tchécoslovaquie occidentale, les patriotes se sont soulevés et ont hissé le drapeau tchèque au-dessus de la capitale après sept ans de domination nazie... Les armées russes et américaines accourent à la rescousse des patriotes attaqués par la garnison allemande qui dénonce la trêve signée quelques heures auparavant...

LUNDI, 7 MAI : A trois heures de l'après-midi, le comte Schwerin von Klosic, ministre des Affaires Etrangères d'Allemagne, annonce que l'amiral Dœnitz a demandé à toutes ses forces armées de se rendre inconditionnellement...

□ A six heures, une dépêche de l'Associated Press annonce que l'instrument de la reddition inconditionnelle a été signé par le général Jodl à 2 h. 41 a.m. au Q.G. du général Eisenhower.

□ A neuf heures, une déclaration officielle, émanant de Londres, annonce que la guerre est terminée et que le lendemain sera considéré comme le jour V.E. (de Victoire en Europe).

□ La radio allemande de Prague dénonce cependant cet armistice et déclare qu'elle poursuivra la lutte...

MARDI, 8 MAI : Une déclaration officielle faite simultanément par Churchill, Truman et de Gaulle annonce la cessation des hostilités... La guerre en Europe est terminée après 2.076 jours de luttes acharnées... 11 mois après l'ouverture du second front !...

MERCREDI, 9 MAI : L'armistice entre officiellement en vigueur à minuit 1 minute. L'instrument en est ratifié à Berlin par les maréchaux Zhukov, Tedder et Keitel... Staline annonce simultanément la fin de la guerre et la libération de Prague.

LIESSE EN ÉGYPTE

Bien que l'Egypte ait été oubliée par la guerre depuis les mauvais jours où l'ennemi campait dans les collines d'El Alamein, la présence des armées alliées, la lecture constante des nouvelles, sa participation à la vie internationale et la déclaration de guerre récente ont donné à l'annonce de la paix une place primordiale.

On ne disait pas seulement : « La fin de la guerre mettra fin à la hausse des prix et nous permettra de recevoir des marchandises », mais : « Elle nous libérera de ce cauchemar ».

Et la nouvelle, malgré ce « Cham-el-Nessim », cette fête du printemps qui est venue avec le premier khamsin de la saison, brûlant et lourd de sable, s'est répandue comme une traînée de poudre.

Les drapeaux et les bannières, égyptiens et alliés, flottent à toutes les devantures et toutes les fenêtres. Le premier signe concret de la victoire, ce sont ces groupes de soldats qui se serrent les bras et qui invitent les habitants à les joindre. La liesse est générale dans les casernes militaires. Toute la nuit, au lieu de dormir, on est allé d'unité en unité pour commenter le plus grand événement historique, celui de la victoire concertée des démocraties sur le nazisme.

La confiance est absolue parce que tout s'est accompli « conformément aux plans ». La torpeur des premiers instants est bientôt chassée par un esprit de souvenir étonné. On a passé par une vaste et terrible expérience dans laquelle les prévisions des chefs se sont avérées justes.

La midinette de l'appartement d'en face qui sortait si souvent au cabaret et au restaurant est un peu triste. Elle compte bien sur la guerre du Japon pour s'amuser encore avec les beaux officiers blonds qui lui ont servi de cavaliers servants.

Les grands, qui se plaignent des premières chaleurs — elles se montrent très rigoureuses — songent déjà à prendre la fuite pour les villes d'eaux européennes. Quand pourra-t-on prendre l'avion pour Paris, Deauville, Vichy, Ostende et Baden-Baden? se demandent-ils languissamment.

Ainsi les désirs et les regrets, les joies et les sentiments tristes de ceux qui ont perdu des leurs, se mêlent dans la grande farandole du « jour de la paix en Europe » : expression bien précise pour un jour qui devrait être définitif, et qui rappelle trop qu'à quelques dizaines de milliers de kilomètres, le Japon...

Les marchands de drapeaux connaissent leur apothéose. Ils refusent de répondre au téléphone, tant la demande les presse. On n'est pas très attentif au coloris, mais il faut vite des drapeaux, des oriflammes, des bannières aux couleurs de tous les pays alliés pour fêter la victoire.

Ce matin, au café, un groupe de soldats attablés invitait tout le monde à boire au compte du patron. Le patron acceptait d'ailleurs de bonne grâce.

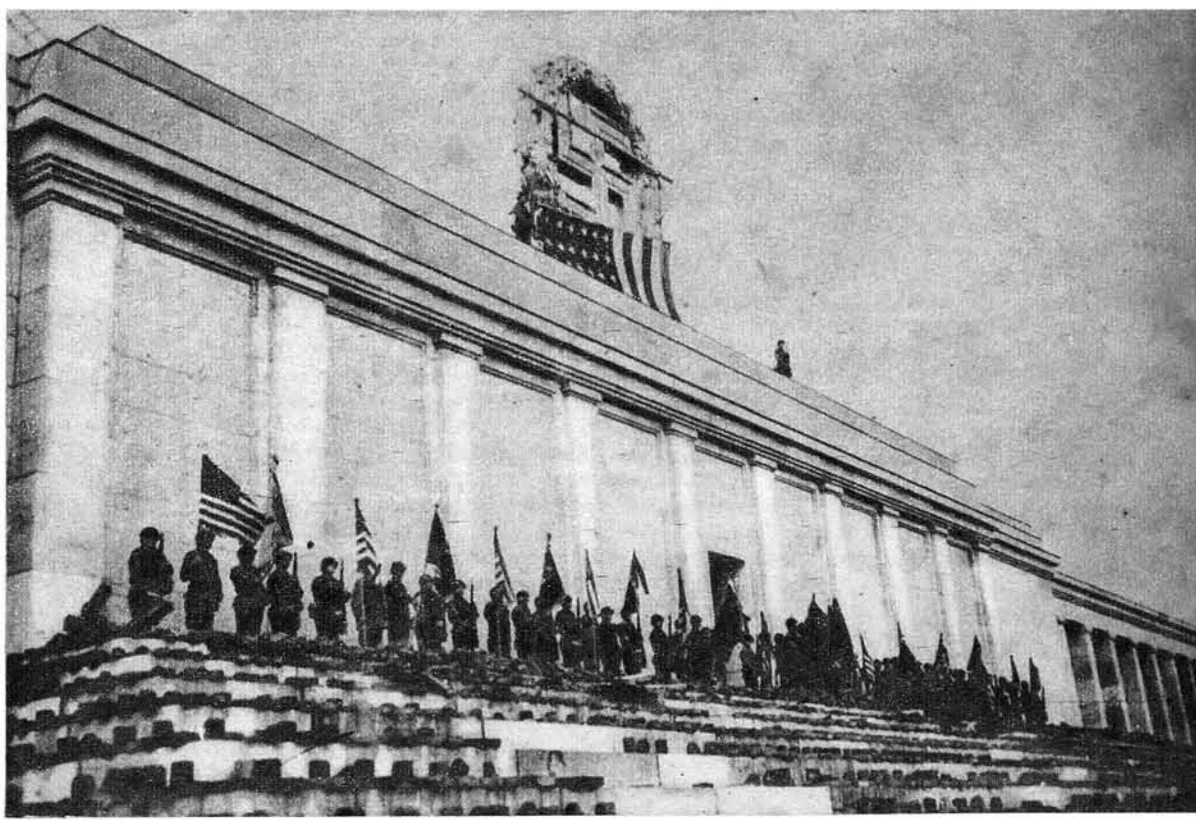
Certains ont conservé une bouteille de champagne pour le grand jour. Elle a été débouchée, et un goût familier nous est revenu au palais...

A. H.



PAS D'ISSUE !

Ce sergent qui a le sens de l'humour a employé un portrait de Hitler pour écrire dessus, à la craie : « No way out » (pas de sortie) pour empêcher l'entrée sur un terrain vague contigu à un grand quartier général.



AU STADE DE NUREMBERG

Les drapeaux alliés flottent sur le fameux stade de Nuremberg décoré de la svastika dominant la tribune de Hitler. C'est là que les chefs nazis défièrent les démocraties au cours des grands festivals d'avant-guerre.



CAPTURÉS !

Continuant leurs opérations de nettoyage au cœur de l'Allemagne, les tanks canadiens s'ornent, parfois, de trophées imprévus. L'équipage de ce char a suspendu à sa cuirasse les effigies de Hitler et de Himmler.



Une vue pittoresque d'un coin de Colmar appelé « la petite Venise ».

Billet de Paris

GUERRE ET PAIX

par GERARD BAUER

Ce billet est écrit quand la guerre tient encore une partie de l'Europe, quand les villes s'écroulent et qu'on se bat dans leurs entrailles, quand la France apprend à chaque instant que tels de ses enfants parmi les meilleurs ne reviendront pas de l'enfer où ils furent enchaînés. Mais cette tragédie peut cesser soudain. Entre le moment où ces lignes passeront de la table au journal, durant le voyage où elles seront un impondérable message, elles peuvent croiser la colombe qui touchera de ses ailes le monde ensanglanté.

Cette paix nous apportera-t-elle ce que la guerre nous enleva il y a plus de cinq ans ? Nous nous rappelons ce dimanche ensoleillé de septembre où nous traversions la France du Jura à Paris en goûtant les dernières heures de paix de ces vingt ans qui n'avaient été qu'une trêve. Que la campagne était belle, et calmes les villages en dépit des ordres de mobilisation affichés aux murs, aux portes et aux mairies ! D'où venait ce calme ? Du secret espoir d'un miracle, d'un suprême accord survenant entre les maîtres de nos destinées. Ce qui avait été vrai un an auparavant ne se reproduirait-il pas ? On avait su si bien ruiner le courage et troubler l'âme des peuples par des menaces suivies de fausses assurances et de perfides promesses que nous ne voyions plus l'atroce conspiration dirigée contre notre existence et contre les libertés humaines. Et on regardait ces choses délicates et calmes formant le paysage de la France d'un regard qui n'avait pas encore perdu l'espoir de les retrouver bientôt pourvues de la même grâce paisible.

Cependant, à l'heure du déjeuner, comme nous nous arrêtions dans une petite ville de Bourgogne, nous vîmes, appuyée contre une porte, une femme qui écoutait les paroles d'une radio. Sa voix traversait l'air chaud de midi et venait toucher cette femme au cœur. Elle pleurait. C'est à ces pleurs que nous comprîmes que la paix n'était plus, car alentour tout était pareil à l'instant d'avant : tout était pareil, sauf que peut-être, en un lieu lointain, des hommes, déjà, tombaient frappés à mort. Quand la radio, dans un air tendre de ce mois de mai, va annoncer la fin de la guerre, il n'y aura plus rien de changé, sauf que des hommes, en un lieu lointain, cesseront de mourir. La joie détendra peut-être le visage de cette villageoise que nous vîmes pleurer jadis. Mais la maison en ruines, le magasin vide, la veuve, demeureront ruines, vide et deuil comme à l'instant d'avant.

Et dans Paris nous continuerons à endurer ce dont cette guerre nous a durement dotés.

La paix ne nous paraîtra une réalité tangible — au delà de l'immense félicité du carnage interrompu — que lorsque nous aurons retrouvé les biens dont elle avait jadis tissé nos habitudes : quand les ombres seront chassées et quand nous n'appréhenderons plus ni le froid ni l'inconnu du lendemain. L'annonce que Paris allait revoir des taxis lui parut plus significatif il y a huit jours qu'une victoire sur la Sprée depuis longtemps escomptée. Et pour la plupart des Parisiens, la paix, la vraie paix, ne leur apparaîtra que lorsqu'ils seront installés à la terrasse d'un café devant un porto et un journal — un vrai — sur leur table et qu'ils verront s'éloigner à pas lents le dernier fiacre parisien comme le symbole d'un passé à jamais enseveli.

(Exclusivité « Images »)

Dans une rue de Caen, détruite par les bombardements et minée par les Allemands avant leur fuite, un soldat britannique aide une vieille femme à circuler parmi les décombres.



RÉÉDUQUONS-LES...

par BERTRAND RUSSELL

Pédagogue et philosophe socialisant, Bertrand Russell est un spécialiste des questions d'éducation. Il a passé les années de guerre en Amérique, comme professeur à l'Université de Harvard, et ses avis sur les problèmes concernant la jeunesse sont très écoutés.

Lorsque la défaite militaire de l'Allemagne sera définitivement consommée, les vainqueurs seront confrontés avec deux problemes. Le premier sera d'empêcher l'Allemagne de redevenir puissante pendant tout le temps qu'elle couvera un désir de vengeance ou de conquête ; le second problème, le plus difficile, sera d'amener l'Allemagne à abandonner tout espoir de guerre agressive en échange de son admission parmi les nations du monde, sur un pied d'égalité.

Ces deux problèmes doivent être franchement résolus si l'humanité veut éviter une troisième guerre au moins aussi terrible que les deux précédentes. Rien ne peut être fait en ce qui concerne le second problème si l'on ne s'occupe du premier d'une façon adéquate. L'Allemagne ne peut être gardée en tutelle indéfiniment et, durant l'occupation, il faut enseigner aux Allemands à se considérer égaux aux autres nations et non à se croire une race maîtresse.

Il faudrait qu'il y ait une occupation prolongée du pays (au moins pour 20 ans), et celle-ci ne prendrait fin que lorsque les Allemands prouveront par leurs actes et leurs pensées qu'ils ont complètement abandonné leurs anciennes ambitions.

d'Allemagne et non des réfugiés, afin de mieux en imposer à leurs élèves. Tous les professeurs qui se sont avérés des Nazis fanatiques devraient être rayés des cadres de l'enseignement.

Les parents qui auraient été d'actifs membres du parti devraient perdre la garde de leurs enfants, parce que leur influence pourrait annuler les bons résultats acquis durant les heures de classe.

La tendance rationnelle dans les écoles doit avoir pour but de présenter une vue moins déformée du monde et de l'histoire que celle qui peut être donnée par un nationalisme fanatique. On ne devrait pas minimiser les véritables réalisations allemandes — en littérature, en science et en philosophie — et, à vrai dire, quelques grandes personnalités allemandes ont besoin d'être tirées de l'oubli immérité dans lequel les Nazis les ont jetées — comme Kant et Gœthe, par exemple. Par contre, ceux qui ont été depuis 1871 honorés dans les écoles germaniques — tels que Charlemagne, Barberousse, Frédéric le Grand et Bismarck — devraient être montrés sous leur vrai jour de personnages sans aucun scrupule, et non présentés aux élèves comme des héros, ainsi que cela se fait actuellement.



Un major de la Troisième Armée américaine converse, à bord d'un véhicule, avec deux enfants nazis capturés à Kulmbach le 15 avril dernier. Ils ont quitté le collège pour le front.

La route menant vers une certaine prospérité ne devrait pas être barrée à l'Allemagne si l'on veut que l'amertume de sa défaite se dissipe. Et il faudrait proclamer clairement que tôt ou tard l'Allemagne sera admise à rang égal parmi les autres grandes nations.

Je pense qu'une proportion considérable de la population allemande rejettera, après la fin de la guerre, la philosophie nazie. La plupart de ceux qui avaient terminé leur éducation avant 1933 ont des chances de penser de cette façon-là. Si nous montrons de la sagesse dans le contrôle de l'éducation germanique, nous serons en mesure de préserver les enfants allemands de l'avenir et d'empêcher ceux qui sont encore trop jeunes pour avoir été façonnés par la méthode nazie, d'acquérir les vices qui ont été inculqués à leurs aînés. A part ceux qui sont nés entre 1914 et 1939, les plus âgés et les plus jeunes pourraient s'avérer être, en général, les moins entêtés. Les plus difficiles seront ceux dont la soi-disant éducation a été commencée et complétée sous le régime nazi.

Dans les écoles, les tendances de l'éducation devraient être en partie rationnelles, en partie émotionnelles. La partie rationnelle sera naturellement plus grande avec les enfants plutôt âgés qu'avec les très jeunes. Mais avant de voir comment les enfants devraient être éduqués, nous aurons à décider comment les professeurs seront choisis. Il est évident que la plupart des professeurs devront être allemands

La futilité des essais entrepris pour conquérir le monde devrait être mise en évidence en montrant les échecs des précédentes tentatives historiques, comme celles de l'Espagne ou de la France. Les jeunes gens devraient être mis au courant du nombre d'habitants et des richesses de l'Amérique et de la Russie ; on devrait leur démontrer comment l'Allemagne, par deux fois, a encouru un désastre en méprisant la force de l'Amérique du Nord. Il faudrait, en somme, qu'on leur apprenne à vivre dans un monde réel, et non dans un monde imaginaire peuplé de fantômes orgueilleux. Ceci devrait être fait non seulement par l'intermédiaire des livres, mais aussi par cinéma dont l'importance au point de vue éducatif n'a pas été encore entièrement reconnue dans tous les pays.

Les tendances émotionnelles sont au moins aussi importantes que les rationnelles en matière d'éducation et même, avec de jeunes enfants, elles sont considérablement plus importantes. Toutefois, elles seront difficiles à influencer d'une manière satisfaisante.

Nous avons vu dans les journaux des photos de jeunes Allemands dont l'âge varie entre 7 et 14 ans, qui avaient été capturés pendant qu'ils tiraient sur nos troupes. Leurs faces étaient remplies de haine. En transformant ces enfants en démons, les Nazis ont commis leur plus grand crime. Quelques personnes ont exprimé l'opinion que ces enfants nazis sont perdus à jamais. Je ne suis pas de cet avis.

(Lire la suite en page 12)

VICTOIRE EN EUROPE

Le jour V.E. tant attendu a rempli les cœurs d'allégresse. Cependant, il reste encore une grande tâche à accomplir : venir à bout des forces nippones. Cela ne saurait tarder...

Si la guerre est finie, il reste à accomplir encore une rude besogne non seulement pour organiser la paix enfin revenue, mais pour la maintenir et éviter le retour des causes de rancœurs, partant de conflits.

Car une guerre a toujours de lointaines origines qui, éliminées à temps, n'engendreraient pas de conflagration coûteuse en vies humaines et en dévastations. Celle qui vient de se terminer au milieu d'une Europe fumante et ensanglantée n'aurait probablement pas eu lieu si des mesures énergiques avaient été prises au moment opportun. La médecine ne se contente plus de soigner les maladies : elle enseigne également la prophylaxie qui a pour objet les précautions à prendre contre ces mêmes maladies. Puisse la politique de la réorganisation mondiale devenir elle aussi préventive !

Septembre 1931. L'Europe était bien calme, et jouissait de la douceur de vivre. Et voilà que tout à coup, à l'autre bout du monde, le Japon s'avise d'envahir la Chine pour annexer la Mandchourie. (Cette aventure n'est pas encore finie au bout de quinze ans, elle s'est même corsée.) Or, en Allemagne, un chef de parti bien remuant, dont la doctrine menaçante et le programme effrayant se trouvaient clairement énoncés dans un gros ouvrage : « Mein Kampf », gagnait déjà péniblement quelques sièges au Reichstag. Ce n'est qu'en juillet 1932 que le slogan : « Tout le pouvoir à Hitler » donna 230 sièges aux Nazis en en faisant le parti le plus nombreux bien que toujours en minorité.

Hitler était alors ce qu'il a toujours été : un être haineux. Il haïssait les étrangers qui avaient rédigé le traité de Versailles. Il haïssait les républicains allemands qui l'avaient signé et qui avaient gouverné l'Allemagne jusqu'en 1930. Il haïssait les communistes, les internationalistes, les pacifistes. Il haïssait les Juifs et en fit le bouc émissaire de tous les maux dont avait souffert l'Allegne — et l'Allemagne, comme le reste du monde, était vraiment malade.

Hitler lui-même était un symptôme de cette maladie mondiale : c'était un militariste enragé capable d'agissements qui auraient mis hors la loi n'importe quel autre individu ; un réactionnaire féroce qui considérait le gouvernement populaire comme une escroquerie ; un meneur sans pareil qui passa douze ans à convaincre les Allemands à renoncer à leur liberte.

Hitler était encore le chef d'un parti en minorité au Reichstag quand le président Hindenburg en fit son chancelier le 30 janvier 1933. Son avènement fut marqué par une telle effusion de sang et un tel sadisme que même Mussolini en fut choqué. (Les deux dictateurs ne s'étaient pas encore liés.) Ce qui était demeuré libre en Allemagne fut piétiné par le terrorisme des chemises brunes.

Les visées sans bornes de Hitler ne pouvaient être réalisées qu'au fur et à mesure. Le réarmement de l'Allemagne était limité par le traité de Versailles, auquel quelques entorses avaient été déjà faites. Le 14 octobre 1933, Hitler retira ses délégués de la Conférence du Désarmement siégant à Genève, et notifia à la Ligne des Nations, avec le préavis requis de deux ans, son intention de se retirer de cette organisation de paix.

Quand, en mars 1935, Hitler répudia les clauses militaires du traité de Versailles, l'émotion fut vive en Europe, d'autant plus que cette répudiation fut accompagnée de la conscription en Allemagne, du transfert de l'aviation civile à une autorité militaire, et de la nouvelle que le Reich se construisait des sous-marins.

L'Angleterre se montra disposée à acquiescer à un réarmement graduel de l'Allemagne, et Hitler en profita pour tenter une scission dans l'Entente anglo-française en acceptant de limiter ses constructions navales aux 35% du tonnage de surface et aux 45% du tonnage sous-marin de la flotte anglaise. En fait, il refit sa flotte sans se soucier de ses engagements. Il préparait ouvertement « le plus grand instrument de guerre qui ait jamais existé ». Il constitua le corps nazi motorisé, embryon de l'armée motorisée, ainsi que les plans de la future guerre mécanisée. Celle-ci, dans sa pensée, devait être « courte et terrifiante ».

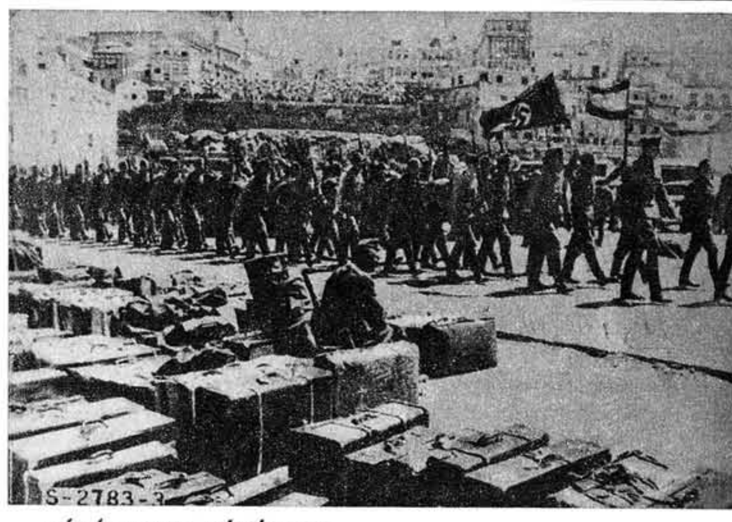
Mais pour agir il fallait attendre une occasion propice. (En 1934, la tentative d'annexion de l'Autriche avait échoué.) Elle se présenta en 1935, quand la guerre d'Ethiopie sépara nettement l'Italie de ses anciens alliés de l'autre guerre.

C'est alors seulement que Hitler joua serré, jetant ses cartes, les unes après les autres.

ET VOICI QUELQUES IMAGES DE CE QU'IL ADVINT...

PREMIERS SYMPTOMES

Le 7 mars 1936, une année après sa dénonciation des clauses militaires du traité de Versailles, Hitler faisait occuper par ses troupes la Rhénanie, prétextant que la France avait violé le pacte de Locarno (1925) en signant un traité défensif avec l'U.R.S.S. et auquel il répondit le 17 novembre de la même année en signant avec le Japon le pacte anti-Komintern.



RÉPÉTITION GÉNÉRALE

En juillet 1936, l'armée conduite par Franco se soulève en Espagne contre la République. Le mouvement est aussitôt encouragé par Hitler, désireux de se placer en travers de la route de l'Empire français. Il envoie 50.000 volontaires camouflés. Au cours des deux ans et demi de cette guerre espagnole, l'axe Rome-Berlin se forge. Mussolini intervient à son tour en Espagne.



PREMIÈRE ANNEXION

Le 11 mars 1938, après un ultimatum de Hitler demandant les démissions de Schuschnigg, le nazi Seyss-Inquart prend le pouvoir en Autriche et fait appel aux troupes allemandes « pour rétablir l'ordre ». Tout le pays est aussitôt occupé sans aucune résistance, avec l'accord de Mussolini et sans opposition de l'Angleterre et de la France. Hitler entre triomphalement à Vienne.



MUNICH

Septembre 1938 : la conférence de Munich abandonne à Hitler le territoire des Sudètes en Tchécoslovaquie. Mars 1939 : Hitler démembre ce pays désormais isolé, entre à Prague et établit le protectorat de Moravie devenue colonie allemande.



LA GUERRE

L'U.R.S.S. ignorée à Munich consent à signer le pacte sensationnel germano-russe le 23 août 1939. Aussitôt, Hitler réclame le corridor de Dantzig à la Pologne. C'est alors seulement que la Grande-Bretagne et la France décident enfin d'arrêter l'expansion nazie. Hitler donne, le 1er septembre, l'ordre d'envahir la Pologne, et malgré son héroïsme, Varsovie en feu et en ruines ne tarde pas à être occupée. Le 3 septembre 1939, Londres et Paris qui avaient garanti l'intégrité de la Pologne déclarent la guerre à l'Allemagne dont les bases navales sont bombardées.

LE CONFLIT EUROPEEN EST DECLENCHE...



L'INCIDENT FINLANDAIS

Au cours de l'hiver 1939-40, l'U.R.S.S. exigea des bases de la Finlande qui se défendit d'abord vaillamment avant de capituler. Parmi les trophées des premières victoires finnoises, figurait ce grand portrait de Staline. Vue de loin, cette guerre semblait encore une querelle de frontières, un peu plus mouvementée que la « drôle de guerre » de l'ouest, devant la ligne Maginot.



PREMIER BLITZ...

Et ce fut le bombardement de Rotterdam, le grand port hollandais... Le 14 mai 1940, après un ultimatum au commandant de la place, l'invitant à se rendre, les Allemands blitzèrent la ville : plus de 30.000 victimes.



NEUTRES ET VICTIMES

Tout à coup, avec le printemps, éclata la guerre totalitaire. En avril 1940, Hitler fit envahir par ses troupes le Danemark et la Norvège pour s'assurer la route du fer scandinave et pour parer au blocus franco-anglais. Pour la première fois, au cours de cette guerre, les forces combinées de l'armée, de la flotte et de l'aviation furent jetées dans la bataille. Et ce fut Narvik.



DUNKERQUE

Refoulés de Belgique par les panzers allemands, les Britanniques se trouvèrent encerclés sur la plage de Dunkerque. Une flotte composée de centaines de vaisseaux et d'embarcations procéda à l'évacuation épique de 335.000 hommes. Dunkerque est un nom glorieusement inscrit au palmarès de la flotte britannique.

LES PANZERS !

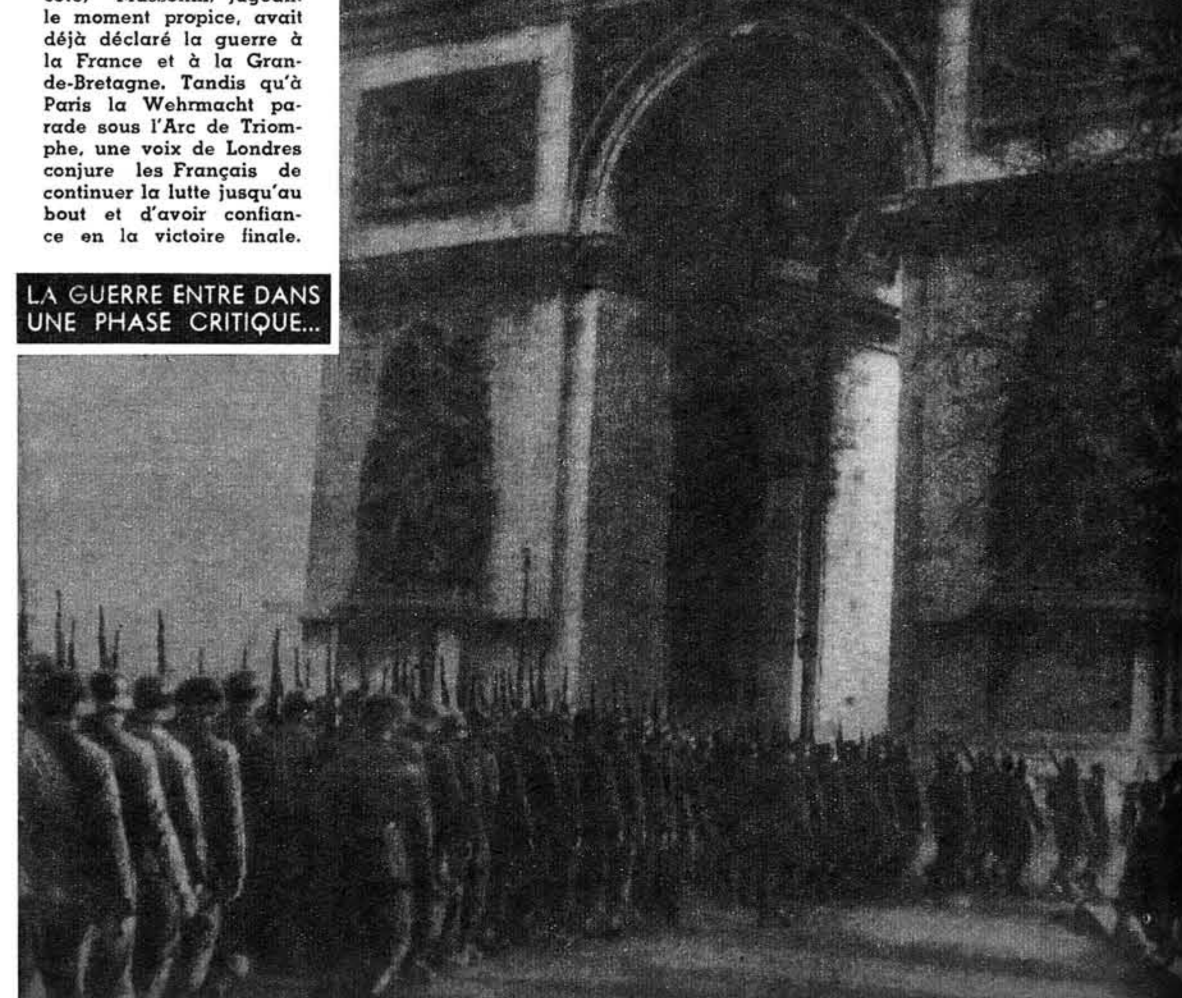
Le 10 mai 1940, la puissante machine de guerre allemande fonça sur la France en violant la neutralité de la Hollande et de la Belgique. Un blitz épouvantable ravagea villes et campagnes, secondé par la cinquième colonne qui occupa les ponts, les jonctions ferroviaires et démoralisa les esprits.



EFFONDREMENT DE LA FRANCE

L'armée française, harassée par les Stukas, culbutée par les tanks lourds et innombrables de l'ennemi, trahie par l'arrière, reçut, le 24 juin 1940, l'ordre de cesser les combats. C'est le maréchal Pétain qui demande l'armistice, malgré la possibilité de réorganiser les forces en Afrique du Nord. De son côté, Mussolini, jugeant le moment propice, avait déjà déclaré la guerre à la France et à la Grande-Bretagne. Tandis qu'à Paris la Wehrmacht parade sous l'Arc de Triomphe, une voix de Londres conjure les Français de continuer la lutte jusqu'au bout et d'avoir confiance en la victoire finale.

LA GUERRE ENTRE DANS UNE PHASE CRITIQUE...





ET LA BATAILLE DE GRANDE-BRETAGNE COMMENÇA...

L'aviation du maréchal Gœring, dont le quartier général s'était établi en France, déclencha le blitz aérien sur les Iles Britanniques le 8 août 1940. Si la Wehrmacht avait pu occuper la Hollande, la Belgique, le Luxembourg et la France en 37 jours, c'est pendant 84 jours consécutifs que la Luftwaffe bombarda vainement Londres, Manchester, Coventry, Plymouth et tout le territoire britannique. Après avoir attaqué sans succès des objectifs militaires, Gœring s'en prit sauvagement aux centres habités par les civils. Mais Heinkels et Messerschmitts étaient abattus par la R.A.F. et par les défenses antiaériennes. L'Angleterre demeurait ferme et résolue, malgré les épreuves subies par la population, fidèle aux paroles de Churchill : « Nous combattrons jusqu'au bout... Le Commonwealth et le Nouveau-Monde avec leur puissance et leurs ressources viendront à la rescousse pour la libération de l'Europe germanisée... » Rien qu'au cours de ces premiers mois de raids ennemis, la Grande-Bretagne eut plus de 14.000 civils tués et 20.000 gravement blessés, sans compter les énormes dommages causés aux habitations. Des quartiers entiers de Londres brûlèrent.

BLOCUS ET CONTRE-BLOCUS

Sentant que la victoire lui échappait après les premières batailles gagnées, Hitler se décida à lancer une colossale campagne sous-marine pour isoler la Grande-Bretagne. L'amiral Dœnitz et Herr Speer, ministre de la Production, passent en revue quelques nouvelles unités dans la Baltique. Au cours de l'année 1942, les sous-marins ennemis torpillèrent en moyenne 22 bateaux par semaine.





LA GUERRE DU DÉSERT

Entre temps, Graziani avait fait franchir la frontière égyptienne à se 200.000 hommes et avait occupé Sidi-Barrani, accumulant du matérie pour une invasion de l'Egypte. C'est alors que le général Wavel prenant l'initiative des opérations en décembre 1940, lança une o fensive qui porta les Britanniques à Derna, Tobrouk et Benghaz



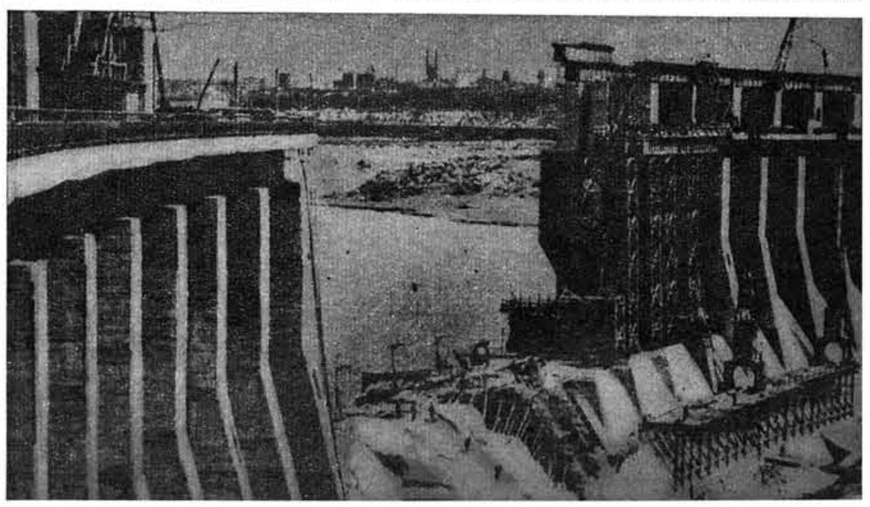
LES BALKANS OCCUPÉS

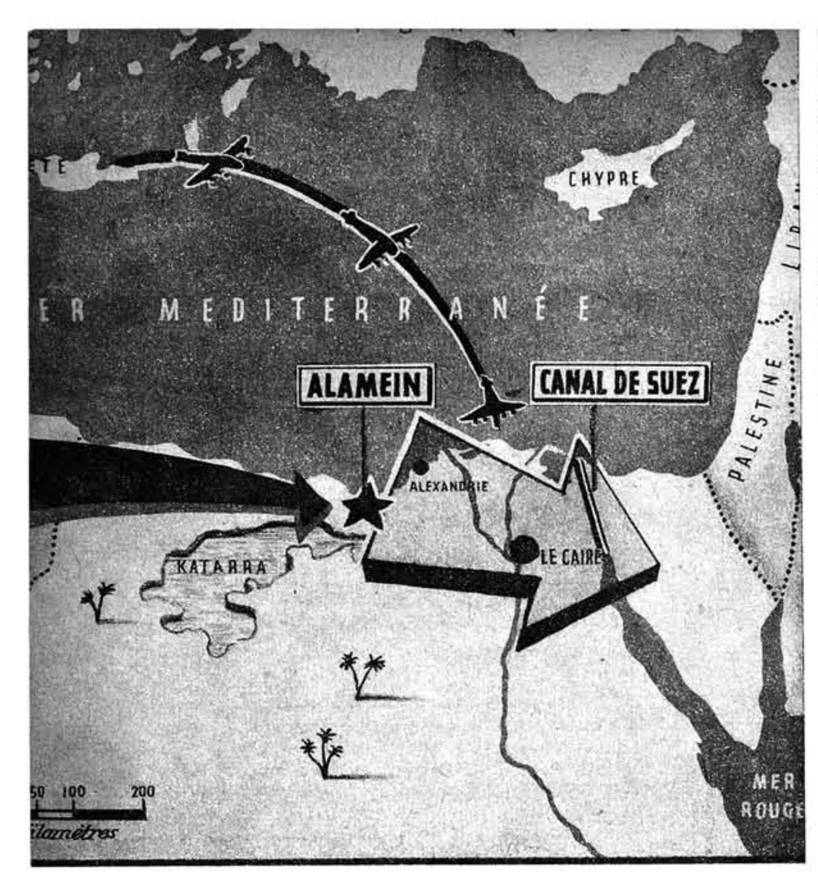
Venant en aide aux troupes de Mussolini qui avait déclaré sans succès la guer la Grèce, Hitler fit envahir les Balkans jusqu'aux îles de l'Egée par ses panzer ses parachutistes, malgré une vaillante résistance des Hellènes et des Yougoslo La population assiste sur la plage à l'évacuation des dernières troupes greco

LA RUEE VERS L'EST

Le 22 juin 1941, bien établi dans les Balkans, Hitler ayant échoué dans sa tentat d'envahir la Grande-Bretagne, attaque l'U.R.S.S., son alliée de la veille. Ses for considérables le portent vite à Moscou, ravageant la plaine fertile de l'Ukraine, sem le deuil, faisant des prisonniers qui sont dirigés dans les camps de concentrati

Le grand barrage sur le Dnieper détruit par l'avance nazie a causé l'inondation et destruction de la plus grande centrale d'énergie électrique du monde. Elle avait construite par les Soviets pour alimenter tout le district industriel de l'Ukraine. 10. habitants de la région trouvèrent la mort à la suite de la destruction de ce barra







ALAMEIN. Après plusieurs mouvements de flux et de reflux, le maréchal Rommel fonce en juin 1942 sur le territoire égyptien. En quelques jours, le voici près d'Alexandrie. L'émotion gagne toute l'Egypte. La Huitième Armée, commandée par le général Montgomery, arrivera-t-elle à endiguer une poussée aussi foudroyante ? La gravité du moment n'échappe à personne. Cependant, rien n'est encore perdu. La Huitième Armée est puissante. Les jours passent. Rommel est toujours au même point tandis que les Alliés préparent une contre-offensive monstre. Celle-ci se déclenche enfin le 23 octobre 1942. A l'heure H, des milliers de canons font entendre leurs rugissements ininterrompus. L'ennemi surpris dans ses retranchements sent la partie perdue et se retire à la débandade. Un souvenir pénible demeure de cette bataille épique : des croix de bois sur le sable...



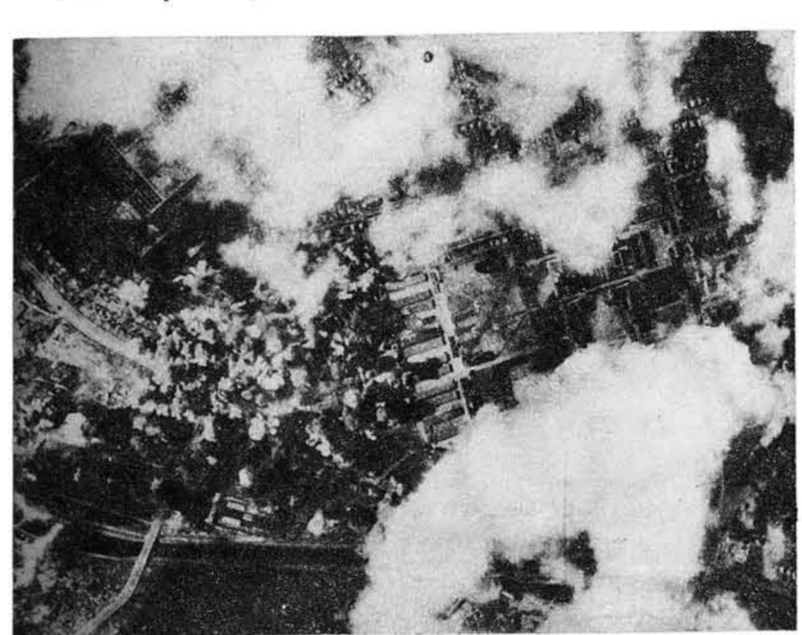
La population de l'Afrique du Nord réserve un accueil chaleureux aux libérateurs anglo-américains. Dans une rue de Tunis, la foule fait le signe du V aux troupes. C'est le premier pas vers la libération de l'Europe.



Le 10 juillet 1943, des opérations amphibies sur large échelle, appuyées par l'aviation, permettent aux Alliés de débarquer sur les côtes de Sicile. L'Italie sera bientôt mise hors de combat. Et ce sera Anzio et l'avance jusqu'au haut de la péninsule.



Les armées alliées firent leur entrée triomphale à Rome le 4 juin 1944. Le régiment des Highlanders, munis de leurs fifres et de leurs vêtements pittoresques, tient la tête de la parade militaire qui eut lieu dans la capitale



OFFENSIVE AÉRIENNE

Des raids couronnés de succès ont été effectués par les bombardiers lourds américains sur les zones industrielles de l'Allemagne. Voici un aspect de la région de la Ruhr rudement touchée par les obus alliés. Les objectifs visés ont été atteints et les usines sont en flammes.

LA RÉSISTANCE

Le maquis a joué en France et dans les Balkans un rôle important. Petit à petit nous sont dévoilés les magnifiques exploits de ces braves qui, travaillant dans l'ombre, n'en ont pas moins aidé très efficacement à la libération de leur pays. En voici quelques-uns à l'air bien décidé.



OFFENSIVES COMBINÉES DE L'OUEST...



Le 6 juin 1944, les troupes alliées débarquent sur les côtes de Normandie. Le est désormais ouvert. Le mur de l'Atlantique a prouvé sa faillite. Tous les espc mis. Des renforts incessants de troupes traversent la Manche pour élargir la





STALINGRAD est un tournant de cette guerre. Après un blitzkrieg foudroyant, les armées nazies, anéantissant tout sur leur passage, parvinrent jusqu'aux abords de Stalingrad. Les plus optimistes n'accordaient que quelques jours de résistance à la ville dans laquelle des pénétrations avaient été faites de toutes parts. En un magnifique sursaut d'énergie, les vaillantes armées russes déclenchèrent une contre-offensive foudroyante le 19 novembre 1942, divisant les forces allemandes de la région. De rudes batailles eurent lieu. Par un magnifique mouvement de pinces, les armées rouges réussirent à encercler les garnisons ennemies et le 5 février 1943 le feld-maréchal Friedrich von Paulus et 24 généraux se rendirent aux Russes. Au milieu de ses ruines encore fumantes, Stalingrad était enfin libre. Autour de la ville héroïque gisent des cadavres et des hommes.



Jitomir, l'important centre de communications de l'Ukraine, a été le théâtre de batailles sanglantes. Au cours de la brève réoccupation de la ville par les Nazis, un soldat allemand, au milieu des décombres, fait le guet. Les soldats russes reviendront.



Ce grenadier allemand offre un tableau bien lamentable de l'armée nazie. Alors que ses compagnons fuient à la débandade devant l'avance foudroyante des Russes, il semble bien penaud et angoissé.



Les Allemands dans leur fuite éperdue ont abandonné dans Kalinine armes et véhicules. Une rue de la ville après son occupation par les troupes soviétiques. Au milieu des décombres, des soldats russes sauvent tout ce qu'ils peuvent.



De ville en ville, de bourg en bourg, les Russes poursuivent les Allemands en retraite. Dans la région d Bryansk, l'infanterie soviétique, secondée par l'artillerie, déloge les soldats ennemis de leurs positions Partout l'ennemi fuit à la débandade, abandonnant un matériel des plus importants et des armes nombreuses



PARIS EST LIBÉRÉ...

Les troupes anglo-américaines de l'invasion ayant forcé la « forteresse » allemande, les F.F.I. se soulèvent contre l'occupant et libèrent Paris. La foule manifeste son enthousiasme le 25 août 1944 tandis que la parade de la libération défile avec majesté sous l'Arc de Triomphe.



LES RUSSES A VARSOVIE

Les troupes soviétiques et polonaises entrent à Varsovie le 17 janvier 1945 après d'âpres combats. Les survivants de la capitale martyre, après un joug nazi qui a duré cinq ans, rentrent chez eux. La ville n'offre plus que décombres et deuils... Mais la capitale est libre.



LE RHIN EST FRANCHI...

Ce fleuve légendaire qui passait pour être une barrière infranchissable n'a pas résisté devant la poussée des forces anglo-américaines. Et le 25 mars 1945, M. Churchill, en compagnie du maréchal Montgomery et du général Simpson, traversait le Rhin sur un petit canot.



L'ARMÉE ROUGE VICTORIEUSE

Les troupes russes, après avoir libéré la Roumanie et la Bulgarie, pénètrent en Hongrie. De rudes batailles de rues eurent lieu dans Budapest même. Après la fuite de la clique proaxiste, un gouvernement de gauche a été aussitôt institué. Il a déclaré la guerre au Reich.





ET C'EST LA VICTOIRE !...

Le rideau est enfin tombé sur le dernier acte de la tragédie qui durant plus de cinq ans et demi ensanglanta l'Europe. Des pays entiers ont été envahis, des millions d'hommes ont péri, des quantités innombrables de prisonniers ont subi les souffrances les plus cruelles, des réfugiés, comme des bêtes traquées, ont fui devant l'avance de l'ennemi, des rois ont vécu dans l'exil, des femmes, des enfants ont connu les pires épreuves. Tout ceci pour assouvir l'ambition d'un homme dont le pays n'est plus que ruines fumantes. Son pâle comparse Mussolini a déjà payé sa dette envers ceux que, durant vingt-trois ans, il a bafoués et entraînés dans un conflit qui a mené leur patrie au désastre. Et lui-même a péri.

C'est fini. Hitler n'est plus qu'un mythe, et le « Mein Kampf », que tant d'Allemands ont lu avec recueillement, qu'un mauvais souvenir d'une mauvaise époque. Mais le moment est venu de payer. Il faudra rendre l'Allemagne impuissante désormais de soulever à nouveau un conflit. La Conférence de San-Francisco travaille à établir une paix durable sur des bases saines et solides. Il faut que ceux qui ont donné leur vie durant cette guerre l'aient fait pour que ceux qui sont restés profitent de leur sacrifice, qu'une ère nouvelle s'ouvre pour tous et que des âmes de bonne volonté conjuguent leurs efforts pour maintenir à travers le monde la sérénité. Le cauchemar est passé. L'avenir promet tous les espoirs.

← LA JONCTION ALLIÉE

Des officiers et des soldats russes et américains portant des drapeaux font route ensemble le long de l'Elbe, lieu historique de leur jonction et dernière étape de la victoire commune.

REDDITION EN ITALIE

Au quartier général allié de Caserta, un plénipotentiaire allemand prend note devant les délégués alliés, parmi lesquels se trouve le général Morgan de l'acte de reddition inconditionnelle des troupes de l'Italie du Nord qui se montent à plus d'un million d'hommes.



REDDITION EN ALLEMAGNE

Le maréchal Montgomery (à gauche) écoute au nom du général Eisenhower, commandant suprême des forces alliées de l'ouest, la demande d'armistice présentée par le général Freideburg, délégué de Dœnitz. Les hostilités ont cessé après minuit mardi soir 8 mai 1945.



RÉVÉLATIONS SUR LA GUERRE

L'INVASION MANQUÉE

s'étonne encore comment les armées allemandes ont réussi culer si complètement les armées alliées en mai-juin 1940... orter américain Curt Riess, qui a pu étudier certains dos-u contre-espionnage de cette guerre, en a dévoilé récem-e mystère, dans le magazine *Coronet* :

un brumeux et pluvieux matin du 10 janvier 1940, un militaire allemand fit un atterrissage forcé à Mechelen-euse, en Belgique... Comme des gardes belges s'appro-t de l'appareil, deux hommes en uniforme en sautèrent et ent à courir, suivis par les patrouilleurs qui ne tardèrent les rattraper. L'un des Allemands était un major et l'autre utenant de la *Luftwaffe*... Les gardes belges leur déclarè-ue la Belgique étant neutre, ils ne voyaient pas d'autre ative que de les arrêter... Les officiers allemands se rési-t et ils furent aussitôt conduits à Mechelen.

major, qui semblait extrêmement troublé, confia à l'offi-elge qui l'interrogeait qu'il venait de quitter Berlin en rou-s Cologne, et qu'au lieu de voyager par train, il avait prié mi de le piloter jusqu'à Stuttgart, car il désirait voir sa t au plus tôt... Il ajouta que le voyage se serait passé sans incident si le mauvais temps ne s'était mis de la partie et vait fait perdre leur chemin.

fficier belge écouta attentivement les déclarations des pri-ers... Le récit qu'ils venaient de lui faire pouvait être vé-e... comme il se pouvait, également, qu'il fût inventé de s pièces... Mais la confession du major n'était certainement ntièrement vraie, car le Belge avait appris que pendant les es minutes qu'ils étaient restés seuls dans l'antichambre, eux captifs avaient nerveusement discuté de certains pa-et de la façon dont ils devaient s'en débarrasser...

fficier belge se leva : « Je crains d'être obligé de vous er », leur dit-il.

ux soldats s'approchèrent des prisonniers... A cet instant t, le major déchira quelques papiers qu'il sortit de la dou-de sa veste, les chiffonna et les jeta dans le poêle... L'of-belge fut prompt à le repousser... il ouvrit le poêle et en les précieux documents.

ce moment, l'officier allemand, désespéré, sortit aussitôt son ver et fit le geste de se tuer... Il fut rapidement désarmé... omme on l'emmenait, il grommela, d'une voix pourtant assez t : « Je suis un homme perdu ! »

fficier belge s'installa alors à son bureau et se mit en ir d'étudier les papiers qu'il avait retirés du feu. Adressés ommandant de la garnison d'une petite ville de la frontière t, ils contenaient des instructions précises aux chefs de la ode Flotte Aérienne allemande sur l'invasion de la Belgique. ontenaient également le plan complet des mouvements des es se préparant à cette invasion et donnaient la date ainsi les noms des points où le haut commandement de la *Wehr*-t avait décidé de frapper...

après ces papiers, les Allemands avaient l'intention d'atta-la Belgique dans les premières heures du 14 janvier — soit re jours plus tard.

jeune officier s'empressa de communiquer ces documents au commandement qui réunit son état-major en une séance ordinaire, à l'issue de laquelle il fut décidé d'aviser la ande, ainsi que la France et l'Angleterre, de ce qui venait oir lieu.

●

la se passait pendant ce qu'on était convenu d'appeler la ôle de guerre ». Depuis l'invasion de la Pologne, l'Allema-n'avait pas bougé... et ne semblait pas vouloir faire un ement quelconque. C'est pourquoi le haut commandement discuta longuement pour décider si ce n'était là qu'un up » de la « guerre des nerfs »... Mais le commandement t, lui, était d'un avis tout à fait différent... Les documents aient des détails minutieux du système défensif belge, et aut commandement belge était seul à savoir à quel point ces ls étaient précis... Cependant, il était pour le moins bizarre n officier portant des papiers d'une telle importance pût erdre aussi aisément... Mais on ne pouvait prendre des ris-C'est pourquoi les Belges décidèrent d'agir aussitôt, avec t que l'invasion aurait lieu dans quatre jours... La France Angleterre se rangèrent à leur avis.

n trois jours, le plan de l'état-major allié fut déployé tel prévu... L'armée belge occupa ses positions de bataille... les ées franco-anglaises se préparèrent à pénétrer en Belgique... t était prêt pour recevoir l'ennemi...

e 14 janvier arriva... On attendit l'invasion... Elle ne vint ... L'armée allemande demeurait immobile...

C'est ce que les Alliés crurent, du moins... Car, en vérité, tou-a machine militaire nazie s'était mise en branle durant ces re derniers jours... Des avions de reconnaissance allemands volèrent la Belgique et le nord de la France, prirent des mil-de photos et enregistrèrent tous les mouvements des armées es qui se préparaient à occuper leurs positions... En quel-heures, le haut commandement nazi avait eu un tableau plet de la riposte que préparaient les Alliés devant une pos-agression contre la Belgique...

●

incident fut vite oublié... On le mit sur le compte de la re des nerfs...

t quand, le 8 mai 1940, l'armée allemande se mit en marche direction des frontières belge et hollandaise, elle suivit exac-ent le même tracé que la Belgique avait « intercepté » cinq s auparavant... Mais, à ce moment-là, von Brauchitsch sa-t pertinemment de quelle façon les Alliés allaient réagir, car, heureusement, le haut commandement allié n'avait pas cru oir changer quoi que ce soit au plan préétabli que l'ennemi naissait jusque dans ses moindres détails...

L'AFFAIRE TYLER KENT

e jeune Tyler Gatewood Kent n'avait que 28 ans et était en rge du code secret de l'ambassade des Etats-Unis à Londres... tait mû par une haine féroce et maniaque pour les Juifs... Et antisémitisme effréné devait être la cause de son malheur...

Dès le début des hostilités, Tyler Kent qui était entré en re-ons avec le célèbre Ferdonnet anglais, William Joyce, plus nu sous le sobriquet méprisant de « Lord Haw-Haw », com-niquait à ce dernier les messages confidentiels et chiffrés expédiait régulièrement de Londres l'ambassadeur américain, ph Kennedy, à son gouvernement... Ces messages conte-naient des statistiques et des chiffres précis concernant les ef-fectifs des armées britanniques de terre, de mer et de l'air, leurs dispositions tactiques et stratégiques ainsi que de la production générale de guerre... En fait, grâce à Kent, l'Allemagne se trou-vait parfaitement au courant de tout ce qui se passait outre-Manche.

Au moment où, l'Allemagne effondrée, l'ombre de la guerre s'évanouit au-dessus de l'Europe, rappelons ces « dessous » de certains événements saillants de cette lutte titanesque... Il faudra attendre encore plusieurs années avant de connaître tous les secrets de ces 68 derniers mois historiques...

Le traître atteignait l'Allemagne à travers l'ambassade italien-ne à Londres — l'Italie n'était pas encore en guerre — et c'est par la valise diplomatique de Signor Bastianini que les secrets anglais, copiés sur des microfilms par un agent nazi qui se ca-chait dans un grand studio photographique de Londres, parve-naient à traverser la frontière...

Mais ce jeu ne dura pas longtemps. Scotland Yard, alerté par la fuite des secrets militaires importants, parvint, un jour, à met-tre la main sur deux rouleaux de microfilms dans le studio. De là à l'arrestation de l'espion allemand il n'y avait qu'un pas qui fut vite franchi...

L'appartement de Kent fut perquisitionné et la police y dé-couvrit des copies de documents, des doubles de tous les codes secrets appartenant à l'ambassade américaine... Un total de près de 1.500 documents.

— Je téléphonai aussitôt au président Roosevelt, raconte Jo-seph Kennedy, et lui déclarai que notre code le plus secret n'a-vait plus aucune valeur, car les Allemands, les Italiens, et pro-bablement les Japonais aussi, en avaient les clés. Ils possédaient, par conséquent, une « image » complète de tous les problèmes, décisions, etc., expédiés de la Maison-Blanche et du Départe-ment d'Etat durant les huit derniers mois qui constituent l'époque la plus critique de l'histoire de la guerre.



Quand Tyler Kent fut arrêté, Kennedy lui demanda comment il avait pu trahir ainsi la confiance de son pays.

— Kent ne sourcilla pas, poursuit l'ambassadeur américain... Il joua, tout le temps, sur la corde de son antisémitisme extrême et ne montra aucune marque de remords — sauf en ce qui con-cerne la peine qu'il allait causer à ses parents...

Le procès eut lieu à huis clos, à l'Old Baily de Londres, en novembre 1940 : Kent fut condamné à sept ans de travaux for-cés.

L'ÉVASION ROCAMBOLESQUE DE MUSSOLINI

Ce récit est tiré d'une interview accordée par Mussolini lui-même, en avril 1944, à P. Gentizon, correspondant du *Mois Suisse* :

— Ce qui se passa en Italie, en été dernier, raconta l'ex-Duce, fut très habilement préparé jusque dans le moindre détail... Chacun savait parfaitement ce qu'il devait faire à l'heure H... Du premier pas jusqu'à l'armistice et la déclaration de guerre à l'Allemagne, tout était réglé comme un mécanisme d'horloge... Je devais être enlevé et livré à la Grande-Bretagne.

« Au cours de l'après-midi qui suivit mon entrevue avec le roi Victor — le 25 juillet, au lendemain de la réunion du Grand Conseil Fasciste — je fus arrêté. Arrivé au bas de l'esca-lier de la Villa Savoia, je fus surpris de constater qu'une ambu-lance avait remplacé ma voiture.

« Un officier de *carabinieri* m'intima l'ordre d'y monter. Je compris alors qu'il s'agissait d'un guet-apens, mais je fus obligé de céder à la force.

« Je fus conduit à la caserne des *carabinieri* où je fus gardé très étroitement.

« Durant la nuit du 25 au 26, à 1 heure du matin, on me pré-senta une lettre du maréchal Badoglio, dans laquelle il m'expli-quait que ce qui venait d'avoir lieu n'avait pour objet que de me mettre à l'abri d'un dangereux complot dirigé contre moi.

« Je dictai alors ma réponse au général Ferrone, l'officier de service, dans laquelle :

1° Je remerciai le maréchal Badoglio pour les démarches qu'il avait faites pour me protéger ;

2° Je lui expliquai que la seule résidence que je considérais possible pour moi était celle de Rocca delle Caminate ;

3° Je souhaitai, finalement, au maréchal Badoglio bonne chan-ce dans sa nouvelle tâche.

« Cette lettre ne fut jamais publiée...

« Tard dans la soirée du 27 juillet, je reçus l'ordre de me pré-parer à quitter l'endroit... Vers minuit, nous atteignîmes le port de Gaète où un petit vapeur, le *Persiphone*, me conduisit vers l'île de Ponza.

« Puis, un autre soir, on m'informa que je devais me préparer pour un autre voyage :

« — Vous êtes en danger, me déclara un officier ; vous de-vez donc quitter cet endroit...

« A 8 heures du matin, je fus conduit à bord d'un destroyer français, le *Panthère*... A mes questions, on me répondit que notre destination était Maddalena... Nous arrivâmes dans cette petite île située à la pointe nord-ouest de la Sardaigne, au cours de l'après-midi, et je fus aussitôt conduit dans la demeure d'un Britannique du nom de Weaver.

« Un jour, un avion allemand survola la maison à une si basse altitude que je pouvais voir le visage du pilote... Cela raviva mes espoirs que, en fait, je n'avais jamais perdus...

« Le 27 août, on me déclara que je devais me préparer à m'en aller le lendemain... Un avion-ambulance me transporta près du lac Brasciano, à 40 kilomètres au nord de Rome. De là, une voiture-ambulance me conduisit jusqu'au Gran Sasso.

« Entre temps, les négociations secrètes entre Badoglio, Chur-chill et Roosevelt se poursuivaient... Nous savons aujourd'hui que je devais être livré aux Américains en vue d'un grand pro-cès des « criminels de guerre », et je devais même être montré au public contre droit d'entrée.

« Au Gran Sasso, j'étais surveillé plus étroitement que ja-mais... Mais ayant appris, par un moyen secret, que les Alle-mands se trouvaient à Rome, j'étais sûr que le Führer ne me « laisserait pas tomber ».

« A 2 heures de l'après-midi, je me tenais près de la fenê-tre quand je vis quelques avions allemands surgir des nuages.

« Je me penchai par la fenêtre et criai aux gardiens de ne pas bouger... C'étaient des parachutistes allemands qui atterrissaient près de l'hôtel.

« En un clin d'œil, l'hôtel était encerclé par des troupes ar-mées de mitraillettes, et les sentinelles italiennes, médusées, ne firent aucun geste pour résister...

« Un avion *Fiesler Storch* à ascension verticale avait été pré-paré à cause de l'exiguïté et des mauvaises conditions du terrain pour un atterrissage.

« Après quelques minutes angoissantes, au cours desquelles le moteur refusa de se mettre en marche, nous décollâmes et mîmes le cap droit vers Rome que nous atteignîmes deux heures plus tard... De là, un autre avion m'emporta vers Vienne où j'atterrissais à 11 heures du soir... Le lendemain matin j'étais à Munich... »

LE COUP D'ÉTAT DU ROI MICHEL

Ces détails de la révolution de palais préparée par le roi Michel de Roumanie, et qui eut pour résultat le renversement du régime Antonescu et le ralliement de la Roumanie aux Alliés, ont été racontés par le jeune roi lui-même à un correspondant de guerre américain, Joseph Morton de l'*Associated Press*.

Sept fois, depuis le début de l'année 1942, le jeune roi et ses partisans essayèrent de renverser le dictateur roumain, mais sept fois le cours des événements les obligea à renvoyer la mise à exécution de leur complot...

Au soir du 23 août 1944, après avoir dîné, *Mihaï* fit convo-quer Antonescu. Celui-ci, suivant son habitude de faire attendre le roi, arriva au palais avec un retard d'une heure. Il quitta son auto blindée (dont les vitres, à l'épreuve des balles, avaient une épaisseur de 3 cm.) dans la cour du palais. Près d'elle vinrent se ranger plusieurs autres automobiles chargées d'hommes faisant partie de sa garde de corps, très puissamment armés.

Le roi attendait dans son bureau. Derrière lui se tenait son aide de camp, le général Constantin Sanatescu, qui devait de-venir, le lendemain, le chef du nouveau cabinet. Dans la cham-bre contiguë se trouvaient le maréchal du palais et son ami le baron Mossonyi-Styrcea, Grigori Niculescu-Buzesti et son se-crétaire Mirce Ionnitiou. Dans une troisième chambre, un of-ficier et trois membres de la garde royale guettaient le signal convenu.

Antonescu parut. Le roi lui serra la main, puis la conversa-tion suivante se déroula entre le jeune souverain et le vieux dictateur :

Mihaï. — J'ai reçu une dépêche du front : la situation semble être désastreuse. Qu'allez-vous faire pour y remédier ? Oui ou non êtes-vous préparé à signer l'armistice ?

Antonescu. — Je m'y prépare, mais il y a d'abord certaines conditions à poser. J'ai besoin d'une garantie de la part des Al-liés qu'ils débarquent en Roumanie et qu'ils nous défendront contre les Russes.

Mihaï. — Ce que vous dites est absurde, et ne mérite même pas d'être discuté. Comment pouvez-vous vous imaginer que les Alliés vous donnent une garantie contre leurs propres alliés ?

Antonescu. — Je n'en démordrai pas. S'il le faut, je me re-tirerai en Transylvanie pour y poursuivre la lutte.

Mihaï. — Vous devez signer tout de suite l'armistice, ou bien démissionner. Je constate que, cette fois-ci, vous allez vraiment trop loin !

A ce moment, Styrcea et Ionnitiou sortirent leurs pistolets et parurent dans l'embrasure de la grande porte. Le roi poursuivit :

Mihaï. — Je le regrette... mais je vous ai expliqué la situation... vous avez le marché en main... A vous de choisir.

Antonescu. — Je ne démissionnerai pas et ne confierai pas le pays à des gens en qui je n'ai pas confiance.

Du bout de sa chaussure, le roi appuya sur un bouton caché par le tapis, afin d'appeler ses soldats. Mais avant que la son-nerie retentît, ceux-ci étaient déjà dans la pièce. Sans dire un mot, les gardes poussèrent Antonescu en haut des escaliers, vers une petite voûte spécialement aménagée par le roi pour y garder ses collections de timbres-poste contre l'incendie, et l'y enfer-mèrent à double tour...

Dans la cour, les gardes de corps d'Antonescu furent invités à prendre un café dans l'office. Au moment où ils levaient les tasses à leurs lèvres, les soldats tirèrent leurs pistolets de la poche de leur livrée et les en menacèrent... C'est ainsi que les gardes d'Antonescu furent faits prisonniers.

Entre temps, d'autres personnalités qui avaient participé au complot du roi tendaient un piège monstre aux principaux colla-borateurs de celui qui, quelques minutes auparavant, était le maître tout-puissant de la Roumanie.

Le plus important d'entre eux fut convoqué au palais royal par téléphone. Quand il y arriva, on le força, sous la menace du revolver, d'en convoquer un autre par le même moyen...

Quatre ou cinq d'entre eux — parmi lesquels se trouvaient le ministre de la Guerre et le préfet de police — furent capturés et mis en lieu sûr dans la cour du palais...

Quelques instants plus tard, le roi Michel proclamait officiel-lement, à la radio, la reddition de la Roumanie et la chute d'An-tonescu...

Recueillis par N. A.







LE DERNIER FÜHRER...

— Si les hostilités avaient duré deux ans de plus, les sous-marins allemands auraient mis l'Angleterre à genoux, a assuré Hitler dans *Mein Kampf*.

— Je vous prouverai que les sous-marins, seuls, peuvent gagner cette guerre. Rien n'est impossible pour nous, a déclaré en 1939 l'amiral Dœnitz, alors commandant de la flotte sous-marine du IIIe Reich.

Il n'est donc guère étonnant que deux hommes qui avaient une égale confiance dans la même arme aient éprouvé une grande admiration l'un pour l'autre.

C'est pourquoi Adolf Hitler avait promu Dœnitz au plus haut grade de la marine, malgré les quelques taches déshonorantes qui obscurcissaient son passé...

C'est en 1913 que le jeune Karl Dœnitz, âgé de 21 ans, mit pied, en qualité d'enseigne, sur le croiseur léger *Breslau*, attaché à la flotte allemande de Méditerranée... Mais la carrière de ce navire fut de courte durée, car dès les premiers jours d'août 1914 il s'empressa de filer vers les Dardanelles avec son *sistership* le *Gœben* pour se réfugier dans le golfe de Péra... Les rares fois où l'escadre germano-turque était entrée en action, Dœnitz avait prouvé que ses nerfs n'étaient pas en accord avec ce qu'exigeait le code d'honneur de la marine allemande... Il ne désertait certes pas son poste, non ; mais chaque fois que le « signal d'action » était donné, le teint terreux de son visage et le tremblement de ses mains n'échappaient à personne de son entourage... Et bientôt le sobriquet de « Dœnitz-le-dégonflé » s'attacha à son nom...

Mais Dœnitz était bien trop fier pour supporter un pareil déshonneur... Il s'empressa donc de demander son admission dans l'arme sous-marine... C'était en 1916. Dœnitz vit un galon d'or s'ajouter à sa manche au moment de son entrée dans *l'Unterseeboote*... De nouveau il patrouilla en Méditerranée, mais ses croisières furent des plus paisibles... Il ne pensa jamais à lancer ses torpilles contre les unités britanniques, et ne donna à celles-ci aucune occasion de lui faire la guerre... Sauf à une seule occasion qui lui fut d'ailleurs fatale...

Un jour, quelques semaines seulement avant l'armistice, il attaqua un convoi britannique en route vers Malte... Il fut aussitôt pris à partie par un *sloop* et un chalutier armé... Quelques instants plus tard, le submersible, quoique non endommagé, faisait son apparition à la surface et se rendait sans même essayer de faire usage de ses canons qui étaient pourtant d'un calibre respectable... Et c'est ainsi que Dœnitz se trouvait en 1918 dans un camp du Lancashire, où il ne devait pas tarder à apprendre que l'Allemagne venait de déposer les armes.

D'après les lois internationales, Dœnitz, capturé en dernier lieu, ne devait être relâché qu'après tous ceux qui l'avaient devancé... (A son retour en Allemagne, il trouverait tous les postes importants de la flotte occupés par ses devanciers... Il ne pourrait donc plus consacrer son activité à cette arme pour laquelle il éprouvait une véritable passion...) A moins qu'il ne fût malade ou grand blessé... Mais la santé de Karl Dœnitz était parfaite... Il n'y avait qu'un seul moyen : se faire passer pour fou... Il fit tant et si bien que tous ceux qui l'entouraient prirent en pitié ce jeune homme que la démence avait tout à coup frappé... Il passa par un conseil de révision britannique qui n'y vit que du feu, et le fit envoyer en Allemagne. Un docteur allemand qui le connut pendant son internement et qui l'examina au moment de son retour à « l'état normal » ne put s'empêcher de confier à un ami : « Vous m'en direz tant !... mais la lâcheté et l'égoïsme de cet homme frisent la démence ! »

La flotte républicaine ne comprenait pas encore de submersibles... Dœnitz, de son côté, n'était intéressé que par le côté technique de la guerre sous-marine... Aussi s'attela-t-il à l'étude, dans son bureau à Kiel, pour développer ses idées nouvelles concernant cette nouvelle arme !...

Il fit ensuite la connaissance de Hitler qui essayait, déjà, de faire revivre la puissance militaire allemande... Il savait que Gœring, aidé par Milch, avait déjà établi un plan pour construire une gigantesque *Luftwaffe*... Seul Raeder ne semblait pas convaincu de la nécessité de développer la flotte allemande... Contrairement à von Tirpitz, il ne croyait pas que l'avenir de l'Allemagne fût sur l'eau... Dœnitz qui avait fait la connaissance de Gœring commença sa campagne d'attaques contre son chef... Il laissa partout entendre que Raeder, vieilli, devait être mis à la retraite et remplacé par quelqu'un aux idées plus hardies... Il critiqua aussi le peu d'attention que l'on accordait aux submersibles, de loin moins onéreux que les navires de surface et qui pouvaient être transformés en une arme décisive...



« ...Le Führer m'a désigné pour lui succéder... »
Grand amiral Karl Dœnitz

Cette campagne ne tarda pas à porter ses fruits et, en 1936, Dœnitz était nommé *Führer der Unterseeboote*...

Il fit rarement des excursions en mer... Il dirigeait toute son activité vers la mise au point de la nouvelle tactique qu'il avait conçue : l'attaque en « meute de loups » qui devait avoir bien du succès au début des hostilités...

La deuxième guerre mondiale lui fut un nouveau prétexte pour reprendre ses attaques contre Raeder... Il présenta au Führer un rapport assurant que si la main-d'œuvre utilisée dans les navires immobilisés par suite du blocus allié était versée dans les sous-marins, on pourrait aisément tripler la puissance sous-marine de l'Allemagne de 1941...

Hitler en fut vite convaincu... D'autant plus que la « théorie » de Dœnitz était appuyée par son ami Himmler...

Et en 1943, le grand amiral Dœnitz devenait le maître suprême de la flotte allemande.

Mais la faillite de l'arme sous-marine a été confirmée cette semaine par son appel aux sous-marins en pleine mer, leur assurant que toute lutte était désormais inutile !...

RÉÉDUQUONS-LES...

(Suite de la page 4)

car même pour le pire criminel le repentir est parfois possible. De plus, ces enfants n'ont pas choisi le mal : ils y ont été forcés. Avec de la compréhension et de la bonne volonté, l'on pourrait en reformer un grand nombre. Ces enfants devraient être traités non pas avec horreur, mais avec pitié, tout en restent assujettis à une forte discipline.

Mais il serait désirable aussi de faire sentir aux enfants de 10 ans et au-dessous que les étrangers sont des êtres humains, et non des monstres qui ne rêvent que de détruire l'Allemagne.

J'ai bien peur que tout ce que je viens de dire ne me fasse perdre la sympathie du lecteur. « En somme, me dira-t-il, vous voudriez que les enfants allemands soient traités mieux que nos propres enfants malgré les terribles excès commis par eux et par leurs pères. Est-il raisonnable, lorsque nous avons été tous appauvris par la lutte entreprise contre les Allemands, que nous le soyons encore plus pour donner à leurs enfants des joies et un confort que les Allemands eux-mêmes ne leur ont point donnés ? Il y a une limite à la charité chrétienne. »

A ces idées-là, je répondrai d'abord que les enfants allemands ne sont en aucune manière responsables de la guerre, mais en auront, au contraire, souffert terriblement. Par la victoire, la charge de ces enfants devient la nôtre, et le fait qu'ils soient les enfants de nos ennemis ne changera rien à cela.

Mais il y a également une autre réponse : si nous voulons éviter des conflits futurs, nous devons tirer profit des années d'après-guerre pour enseigner aux Allemands comment devenir des membres amicaux de la communauté des nations. Les punitions seules, quoique nécessaires, ne sont pas suffisantes. Comme a dit Spinoza : « La haine augmente quand elle est réciproque et pourrait, par contre, être détruite par l'amour. » Si nous voulons qu'une génération libérée de la haine grandisse en Allemagne, nous devons faire tout notre possible pour éviter de donner aux enfants allemands l'occasion de nous haïr.

Le problème de la rééducation de l'Allemagne n'est pas seulement un problème de l'enfance. Tous ceux qui ont collaboré d'une façon active au nazisme devront être tenus à l'écart du gouvernement et de l'administration. Je suis convaincu qu'il y a plusieurs Allemands compétents qui ont détesté les Nazis et qui seront heureux de coopérer avec nous, et leur influence pourrait faciliter nos rapports avec un grand nombre de leurs compatriotes spécialement avec les ouvriers industriels.

Il faudrait aussi sélectionner des jeunes gens qui compléteraient leurs études dans les universités d'Europe ou d'Amérique en vue d'occuper plus tard des postes dans l'administration ou les universités allemandes. Il serait également désirable d'organiser des conférences avec le concours des savants des Nations Unies, ces hommes étant choisis non pas seulement à cause de leur savoir, mais surtout pour leur compréhension des problèmes internationaux et pour leur esprit dégagé de tout nationalisme étroit.

Il n'est pas logique de désespérer d'une rééducation des Allemands qui ne sont pas congénitalement ou racialement différents de nous-mêmes. Seules les circonstances les ont rendus tels qu'ils sont maintenant, et de nouvelles circonstances les transformeront.

Il y a deux cents ans, ils ne montraient aucune des caractéristiques qui les rendent actuellement une menace pour la paix du monde. Lorsqu'ils étaient désunis, les nations voisines les traitèrent sans ménagement. Leurs principautés furent plusieurs fois envahies, et ce fut surtout la résistance aux conquêtes napoléoniennes qui engendra, par réaction, le nationalisme allemand moderne. Si, à la fin de cette guerre, les Nations Unies créent un système international dans lequel chaque pays pourra trouver la sécurité à condition d'abandonner les idées d'agression, il y a toutes les raisons d'espérer que les Allemands manifesteront, au plus tard dans l'espace d'une génération, la sagesse de coopérer sincèrement à un tel système. Si cela peut être atteint, l'ère des grandes guerres sera complètement révolue.



Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine.

Le grand jour tant attendu est arrivé... enfin ! C'est au cours d'une réception organisée à l'occasion de la fête de Cham-el-Nessim que la nouvelle, annoncée à la radio, parvint à la foule des invités. Vous imaginez la liesse générale qui s'ensuivit, les exclamations joyeuses, les congratulations unanimes. On se félicitait l'un l'autre, on s'embrassait, et les larmes venaient aux yeux à l'idée que, finalement, on allait renaître à une existence normale et que l'Europe ne retentirait plus des bruits des obus.

Oui, c'est bien fini. Après cinq ans et huit mois de tueries, de massacres, de deuils, de ruines, de misères, le monde va enfin respirer une atmosphère de paix. Ici, en Egypte, pays privilégié entre tous qui n'a connu du grand conflit que quelques égratignures sans importance, à part plusieurs jours de fièvre au moment d'El Alamein (vous vous souvenez, ma cousine, de votre émotion et de celle de tous vos amis dont plusieurs avaient déjà plié armes et bagages et avaient pris la route du Caire, qui en auto, qui en train, entassés pêle-mêle les uns sur les autres), on n'aura plus la hantise des communiqués émanant des fronts de guerre.

Mais, ma cousine, le plus important reste à faire. Comme après une maladie très grave, la convalescence sera longue. Le monde mettra du temps pour se remettre, et les âmes de bonne volonté auront fort à faire pour rétablir l'équilibre nécessaire dans un univers encore saignant, dans une Europe blessée profondément et dont les plaies béantes mettront un certain temps avant de se cicatriser.

Puissent nos enfants ne point connaître encore l'affreuse épreuve, puissent-ils grandir sous le signe de l'entente entre les peuples, de la cohésion et de l'union ! Et pour nous qui, tout jeunes, avons vécu l'autre guerre, celle que l'on appelait la Grande Guerre, et qui avons connu celle-ci, ne méritons-nous point aussi, jusqu'à la fin de nos jours, d'être à l'abri de la bourrasque ? Des millions d'hommes ont péri, des millions d'autres ont souffert très cruellement. Ah ! que cela n'ait pas été fait en vain et que ceux qui ont eu le bonheur de survivre à l'affreux cahot se disent : « Le sacrifice n'a pas été inutile, l'immolation n'aura pas été infructueuse. Oui, des millions d'êtres ont disparu de la surface de la terre, mais pour que ceux qui sont restés aient droit à une existence d'où soit banni à tout jamais l'horrible cauchemar. »

Telles sont, ma cousine, les réflexions qui m'assaillent en ce matin du 8 mai dont la date restera marquée pour toujours dans l'histoire du monde. Très tôt j'ai quitté la maison, très tôt j'ai erré dans les rues du Caire, le cœur rempli d'un bonheur ineffable, d'une joie que j'essayais d'exprimer autour de moi, et des visages inconnus me répondaient eux aussi par un sourire. Quand une grande joie vous baigne, on se dit : « Est-ce que je ne rêve pas ? » Mais non, les faits sont bien là, tangibles. En grosses manchettes les journaux nous ont annoncé que les hostilités ont pris fin. Ce soir même on entendra le rugissement des canons, clamant la signature de l'armistice. Ah ! qu'il sera doux à entendre ce bruit d'artillerie qui trop longtemps fut un bruit de mort et de deuil, qui trop longtemps se répercuta dans nos âmes en y laissant une empreinte d'angoisse !... Paradoxe. Le feu des canons nous annoncera que le feu a cessé.

C'est fini. La démobilisation se suivra à un rythme accéléré. Ceux qui ont bravement combattu pendant des mois, pendant des années, rejoindront leurs foyers, retrouveront leurs fiancées, leurs femmes, leurs enfants. Il leur faudra quelque temps avant de reprendre l'ornière de leurs habitudes, avant de se refaire à l'existence sereine du foyer, avant de se retremper dans une atmosphère dont le souvenir est enfoui dans les confins de leur mémoire.

Et puis tout finira par s'estomper. La guerre... Ce mot inhumain et cruel se couvrira d'une ombre, d'un voile de plus en plus dense. La vie reprendra ses droits. Et quand, devant nous, on reparlera de la grande tourmente, nous nous exclamerons avec un soupir : « Comme c'est déjà loin !... »

Bien affectueusement vôtre
SERGE FORZANNES

LA BANANE, FRUIT SAIN

Facile à transporter, protégée contre les microbes par l'épaisseur de sa peau, c'est le fruit sain par excellence.

Légère à l'estomac, très facilement digestible, la banane apaise rapidement la faim sans toutefois faire grossir, la cellulose qu'elle contient régularisant les fonctions intestinales et prévenant l'obésité.

C'est aussi un fruit très nourrissant, générateur d'énergie, compensateur de dépressions musculaires ou nerveuses, grâce aux hydrates de carbone et aux 80% de sucre naturel, directement assimilable, qu'il contient. Les sels minéraux (phosphore, magnésium, tanin, calcium, fer) et les vitamines diverses qui entrent dans sa composition fortifient l'organisme et le système osseux. Enfin, c'est un fruit dont la saveur délicate se prête à la préparation de nombreux et savoureux entremets, potages, entrées. Voici quelques recettes inédites qui m'ont été données par une lectrice, cordon bleu émérite :

Potage crème de bananes

Comptez une banane par personne ; la banane bien mûre convient parfaitement. Epluchez les fruits, coupez-les en gros dés et faites-les revenir rapidement au beurre. Ajoutez dans la casserole les trois quarts d'une cuiller à bouche de crème de riz par personne. Mélangez bien et ajoutez autant de verres de lait chaud que vous aurez de couverts. Laissez cuire un quart d'heure après avoir sucré et salé en proportion égale. Le potage étant cuit, le passer à la passoire fine et le terminer avec deux cuillerées de crème où l'on aura délayé un jaune d'œuf ou deux, selon l'importance du potage.

Bananes crémeuses

Coupez des bananes en rondelles. Battez en mousse, ensemble, deux blancs d'œufs, du vin blanc, du sucre en poudre. Vous y mêlez les bananes. Et vous servez aussitôt.

Omelette aux bananes

Coupez trois bananes en jetons assez épais et faites-les cuire dans un petit sirop (une tasse à café de sucre et même quantité d'eau). Laissez bien réduire pour obtenir les bananes très enduites de matière sirupeuse. Remplissez une omelette de 6 ou 8 œufs de ces bananes. Pliez l'omelette, saupoudrez-la de sucre et tracez dessus des raies au fer rouge.

Bananes givrées

Fouettez quatre blancs d'œufs jusqu'à ce qu'ils moussent. Pelez les bananes, coupez-les en deux et roulez-les dans du sucre glacé vanillé, secouez pour faire tomber l'excès de sucre, passez-les un instant à l'entrée du four pour sécher. Mettez-les dans un courant d'air jusqu'à ce qu'elles deviennent croquantes.

Conseils à mes nièces

★ *Désireuse de tout savoir.* — Voici les traductions demandées . « Blanquette de veau — *Veal in thick white sauce.* » « Brioche — *Light bun-like cake.* » « Cannelons — *Little rolls of pastry.* » « Fricandeau — *Piece of veal larded and braised.* » « Galantine — *Meat boned and stuffed.* » « Soupe Julienne — *Clear soup with vegetables in strips.* » « Farce — *Forcemeat or stuffing.* » « Gratin — *Backed with butter and bread-crumbs.* »

★ *Lydia.* — Vous ressemblez, en effet, étrangement à Linda Darnell. Mais, de grâce, ne l'imitez pas en tous points.

★ *I hope... I hope.* — Consultez un médecin le plus rapidement possible.

★ *Tigresse blonde.* — Si vous voulez être heureuse, combattez énergiquement votre jalousie. Car, croyez-moi, vous finirez, par votre suspicion injustifiée, par lasser votre fiancé et, quand il sera trop tard, vous vous en repentirez.

★ *Fatiguée de tout.* — Lorsque, au lendemain d'une nuit d'insomnie, vous vous trouvez le visage fatigué, mettez très peu de rouge et placez-le haut sur les pommettes, légèrement en biais vers les tempes. Poudrez à peine pour le jour. Pour le soir, au contraire, forcez votre maquillage et mettez un fard clair sur vos paupières pour faire briller le regard.

TANTE ANNE-MARIE

★ ECHOS DE LA VICTOIRE ★

LES FAUTES DE HITLER



Si Hitler a perdu la guerre, ce n'est pas tant à cause de la supériorité en hommes et en matériel des Alliés qu'à celle des fautes qu'il a commises depuis le début de la guerre... Car il en a fait un grand nombre... Mais il en est surtout quatre fondamentales qui provoquèrent sa chute... Les voici telles que les énumère Churchill dans un discours qu'il prononça à *Westminster Central Hall* en octobre 1942 :

■ « ...Nous nous sommes souvent trompés dans nos calculs ; mais il se trouve que les conséquences de nos méprises sont annulées par les maladresses des très sages et très brillants dictateurs, auprès desquelles les nôtres ne sont que peccadilles. Voyez, par exemple, l'erreur que Hitler a commise en 1940 en n'essayant pas de nous envahir. Oui, oui, je sais bien qu'il a fait ce qu'il a pu pour détruire nos aérodromes et nos usines de constructions aéronautiques et pour désorganiser notre aviation. Mais la Royal Air Force a fait échouer ses tentatives. Néanmoins, je me suis souvent demandé ce qui serait arrivé s'il avait rassemblé tous les navires et toutes les péniches dont il pouvait disposer, s'il y avait entassé 750.000 hommes, et s'il les avait expédiés vers nos rivages en acceptant d'en perdre les trois quarts. C'eût été un beau carnage ! Car nous étions à peine armés. Si nous avons aujourd'hui (octobre 42) en Grande-Bretagne de dix à douze mille chars d'assaut, nous n'en avions pas cinquante en tout à l'époque. Non, *nous n'avions pas cinquante chars.* Nous avions, par ailleurs, à peu près deux cents canons de campagne dont certains venaient tout droit des musées militaires, et tout notre équipement moderne se trouvait quelque part à Dunkerque, en Belgique ou en France... Je crois, en vérité, que nous l'avons échappé belle !...

■ «...Au début de 1941, je croyais qu'il attaquerait la Turquie en tâchant de contourner la Russie ; mais quelques semaines avant l'invasion de cette dernière, il apparut clairement qu'il s'apprêtait à attaquer l'Union Soviétique, afin, sans doute, de s'emparer d'une grande partie de ses terres et d'en faire une colonie d'esclaves au service de la « race maîtresse ». Seulement, il avait compté sans les habitants de l'U.R.S.S. Il trouva devant lui une population animée d'une résolution et d'une bravoure contre lesquelles rien ne saurait prévaloir, une population prête à se battre jusqu'au dernier homme. Telle est sa deuxième faute.

■ «... Il en commit une troisième en oubliant, tout simplement, l'hiver russe. C'est qu'il fait rudement froid en Russie ! Il n'y a pas seulement la neige qui recouvre tout d'une couche épaisse ; il y a encore, par-dessus le marché, un vent glacial qui souffle des steppes ! Hitler n'a pas pensé à tout cela en 1941, et il semble qu'il n'y ait pas songé davantage en 1942, car sa deuxième campagne a l'air de bien mal tourner !

■ « Enfin l'Axe a encore commis une faute en laissant le Japon attaquer les Etats-Unis à Pearl Harbour, au lieu de lui conseiller de concentrer ses coups sur nous tandis que nous étions occupés à nous défendre en Europe contre l'Allemagne et l'Italie. Et il est heureux pour nous que, perdus dans leurs noirs complots, étourdis, la vue troublée à force d'avoir la tête penchée sur leurs plans, les Nippons se soient bêtement jetés sur une nation pacifique. Ils étaient, à ce moment-là, en pourparlers avec les Etats-Unis. Ils n'ont pas vu, dans leur égarement, que le fait de couler une demi-douzaine de bâtiments de guerre et de mettre à mal un port américain allait soulever contre eux l'énergie implacable et la puissance illimitée de 130 millions d'êtres civilisés qui forment la population des Etats-Unis. Oui, vraiment, cela est heureux pour nous ! »

LA PROPHÉTIE DE CHURCHILL...

Bien qu'il se défende toujours de vouloir prédire, le Premier britannique a souvent fait des pronostics qui s'avérèrent être, à la longue, assez exacts. Nous n'en voulons pour preuve que ces mots qu'il prononça devant le Congrès américain le 26 décembre 1941 :

— ...Si nous faisons tous les efforts nécessaires, dit M. Churchill, si nous donnons sans réserve tout ce que nous possédons, si nous mobilisons la totalité du potentiel humain, de l'intelligence, de la virilité, du courage et de la vertu civique des peuples du monde de langue anglaise, et de ceux qui forment ce brillant cortège de communautés et d'Etats qui sont ses amis fidèles et ses associés — pourvu que nous nous attelions à notre tâche sans relâche aucune — je crois qu'il est raisonnable d'espérer que *la fin de 1942 nous trouvera nettement en meilleure posture, et qu'au cours de l'année 1943 nous serons à même de prendre l'initiative d'entreprises de grand style !...*

Que l'on se remémore un instant les événements : en novembre 42, Montgomery frappe son grand coup à El Alamein... Une semaine plus tard, les Américains débarquent en Afrique du Nord... En juin 43, quelques semaines après avoir nettoyé l'Afrique du Nord, les Alliés prennent pied en Sicile... Puis c'est l'Italie...

Churchill avait vu juste !...

LA TACTIQUE DE MONTGOMERY



Dans la grande victoire que le monde entier célèbre aujourd'hui, une grande part revient au maréchal Montgomery...

■ Peut-être n'a-t-il rien inventé dans l'art de la guerre, mais il suffit qu'il soit parvenu à changer les principes de la guerre moderne telle qu'elle était appliquée jusque-là et surtout à imposer à l'ennemi sa propre guerre. Ainsi, avant El Alamein, la tactique en usage était de lancer d'abord les tanks et l'aviation de bombardement en avant afin de briser les lignes ennemies. L'infanterie n'était utilisée que pour occuper le terrain... Quant à l'artillerie, elle n'était employée que pour combattre les blindés ennemis.

Montgomery, de concert avec Alexander, décida de recourir à la tactique de l'autre guerre, c'est-à-dire parfaitement contraire à celle utilisée par les Allemands depuis 1939. Cette tactique consistait à faire agir l'artillerie aidée par l'aviation pour « assommer » l'ennemi, puis ébrécher ses lignes au moyen de l'infanterie... les blindés ne viendraient qu'ensuite pour couper les lignes de communications de l'ennemi et l'empêcher de lancer des contre-attaques... On sait jusqu'à quel point cette nouvelle tactique réussit à El Alamein.

■ Une tactique chère au vainqueur de Rommel et qu'il utilisa dans toutes ses grandes batailles fut de retenir le gros des forces de l'ennemi avec ses propres troupes tandis qu'une autre armée brisait l'aile de l'adversaire et le bousculait...

■ Le maréchal Montgomery avait reproché à Rommel de ne pas savoir se renouveler... Il ne pouvait donc se permettre de tomber dans la même erreur... Ainsi, il avait tout de suite compris que la principale raison de l'échec de la bataille d'Arnhem fut que l'infanterie et les blindés n'avaient pu arriver à temps au secours des parachutistes... La même erreur ne pouvait donc être répétée.

Au moment de la récente traversée du Rhin, « Monty » employa une tactique parfaitement opposée à celle d'Arnhem. Il avait fait construire des embarcations spéciales d'un tonnage allant de 9 à 26 tonnes, capables de transporter l'artillerie lourde et les gros tanks, si bien qu'au moment où l'ennemi s'attendait à *subir* l'effet de l'artillerie alliée, il fut bien étonné de *voir* les *gueules* mêmes des canons qu'il croyait installés sur l'autre rive... L'infanterie débarqua en même temps... Ce n'est que quand le fantassin eut construit sa tête de pont que les parachutistes et les troupes aéroportées firent leur apparition au cœur même des lignes ennemies...

APRÈS LA VICTOIRE !



Le monde en liesse célèbre la fin du cauchemar sanglant. Mais que se passera-t-il demain ? Un rédacteur du *Sunday Express* s'est livré récemment à quelques réflexions satiriques à ce propos :

— ...De très nombreuses personnes se sentiront certainement très malades ; et après les premières jubilations, une profonde dépression enveloppera les îles britanniques. Quand la nation aura repris connaissance à la suite du choc, un tas d'évêques prononceront exactement les mêmes discours que d'autres évêques en prononcèrent après l'autre guerre...

« Vers la fin de la première semaine de paix, ceux qui auront organisé des processions mettront leurs plans longuement mûris, en pratique, et Londres ainsi que d'autres grandes villes seront assourdies par les bruits divers d'une atroce musique. Des milliers de gens défileront dans les rues, arrêtant le trafic durant des jours entiers. Ceux qui, moins que les autres, chanteront des chansons patriotiques et agiteront les drapeaux seront certainement les marins, les soldats et les aviateurs... Tandis que ceux qui chanteront le plus fort et seront entièrement couverts de drapeaux de l'Union Jack seront, sans aucun doute, les mercantis qui s'étaient livrés au marché noir...

« Après les processions, viendront les discussions, au sujet de « qui a gagné la guerre ? »... Cela ne sera pas un sujet de chamailleries internationales, mais de querelles politiques intérieures. Chaque parti, même le parti libéral, prétendra avoir gagné la guerre. Les seuls qui ne prétendront rien du tout seront les marins, les soldats et les aviateurs... »

LES CINQ ANNÉES DE CHURCHILL...



Le 11 mai 1940, le lendemain du jour où M. Churchill remplaça Chamberlain à la tête du gouvernement britannique, le fameux « Lord Haw-Haw » — de radiophonique mémoire — « aboya » cyniquement dans le micro de Berlin : « L'Angleterre vient de remplacer M. Chamberlain âgé de 71 ans par M. Churchill qui en a 66, croyant ainsi gagner au change... En fin de compte elle n'a gagné que cinq ans !... »

Et ce sont justement ces cinq années qu'il fallut à la Grande-Bretagne et au monde — ainsi qu'à Churchill lui-même — pour gagner la guerre...

L'Histoire saura fixer, plus tard, la part de chaque pays et de chaque *leader*, dans la victoire contre la domination nazie... Contentons-nous, aujourd'hui, de mentionner celle de M. Churchill.

■ La stratégie générale de la bataille de Méditerranée a été entièrement conçue par le Premier britannique... Lui seul a décidé d'envoyer des armes et des tanks dans le Moyen-Orient au moment où la Grande-Bretagne, menacée d'invasion, avait besoin de chaque char, de chaque canon, de chaque mitrailleuse et de chaque fusil.

■ Si le débarquement en Afrique du Nord a été préparé par M. Roosevelt — Churchill a avoué lui-même n'avoir été que le lieutenant du président des Etats-Unis dans cette bataille qui marqua la fin du commencement — les plans stratégiques de la bataille d'Italie furent conçus par le Premier britannique... Il en a souvent été critiqué à la Chambre des Communes... Les députés trouvaient que la campagne tirait en longueur... Mais Churchill savait que les avantages que donnait la possession des bases aériennes dans la « botte » ainsi que la menace dirigée contre le « ventre de l'Europe » compensaient largement les frais que comportait cette campagne...

■ C'est à Churchill que l'on doit l'inauguration de cette « politique de contacts personnels » entre les grands chefs alliés... C'est grâce à son dynamisme et à sa vitalité extraordinaires qu'il put rendre plus étroits les liens qui unissaient les différents alliés et coordonner les différentes stratégies.

■ Enfin, c'est à lui que revient le grand mérite d'avoir conçu la stratégie générale de la guerre britannique — défense élastique et « retraite stratégique » au début, puis concentration massive de forces dans la phase de l'offensive — qui eut pour résultat que l'Angleterre ne subit durant ces 68 mois de guerre que le quart seulement des pertes — en tués — qu'elle a subies pendant les 52 mois de l'autre guerre... — N. A.

SOLUTIONS

MOTS CROISES

S	E	M	I	L	L	A	N	T	E	
A	M	E	N	U	I	S	E	R		L
P	A	R	A	G	E		M	A	C	E
O	N		P	E	N	D	O	I	R	
T	E		A				U	N	A	U
I	R	R	I	G	U	E	R		I	M
E		O	S		L	A	S		N	E
R	A	M	E		S	U		E	T	A
	H	A		A	T		L	U	I	
P	A	N	T	I	E	R	E		V	U
I	N		A	R	R	I	E	R	E	

MOTS PALINDROMES

SIAM — MAIS

Cette Semaine...

VIENT DE PARAITRE

■ « Les Lettres Françaises » ont recueilli sous une même couverture portant le titre de *Continuité de la France* les articles, discours et messages que M. Pierre Jouguet a écrits ou prononcés en Egypte au cours de cette guerre, précisément d'octobre 1941 à janvier 1945.

Membre de l'Académie des Inscriptions, directeur de l'Institut français d'archeologie du Caire, auteur de plusieurs ouvrages savants, M. Pierre Jouguet figure de son vivant dans le grand Larousse comme « le maître incontesté de l'école française de papyrologie ».

Les dures épreuves de la France le surprirent en 1940 dans le calme de ses études qu'il quitta délibérément pour la présidence du Comité national d'Egypte, appelé à ces fonctions par ses compagnons de combat de la colonie française. (C'est en Egypte que s'est constitué l'un des premiers, peut-être le premier comité « gaulliste ».) A la tribune ou par la presse, ce grand savant, qui est aussi un grand vieillard, ranima les esprits meurtris de ses compatriotes, leur insuffla l'énergie de la rescousse.

Les admirateurs de M. Pierre Jouguet reliront avec intérêt, dans *Continuité de la France*, les paroles élevées écrites ou dites sous le signe de la croix de Lorraine, alors que la victoire aujourd'hui venue n'était encore qu'une espérance.

PRIX MOUKTAR ET PRIX P.A. FILS

■ Au mérite des nobles activités de Mme Hoda Charaoui pacha s'ajoute depuis quelques années celui d'organiser la « Semaine Moukhtar » pour commémorer le grand sculpteur égyptien disparu et encourager la jeune sculpture du pays. A cette belle initiative s'était joint feu P.A. Fils en instituant un prix annuel destiné à une peinture.

Cette année, les envois aux deux concours ont été réunis au n° 28 de la rue Malika Nazli dans une vaste salle où se tient également une intéressante exposition très variée du peintre Darwish et du sculpteur Abbas Farag el Cheikh.

Pour la sculpture, le jury a décerné un 1er prix *ex æquo* à Mohamed Tewfik pour ses « Lutteurs » et à Kemal Abeid pour une heureuse composition : « Duel au bâton ». Le 2ème prix a été aussi partagé entre Hassan el Agati qui a présenté un « Plongeur » et Abdou Ibrahim dont l'« Enfant à la boule » a la grâce d'un Gemito.

Le sujet avait été fixé pour le concours de peinture : un chanteur des exploits d'Antar dans un café populaire. Aussi plusieurs dizaines de tableaux figurant des scènes d'estaminet et rappelant la manière truculente du maître Ragheb Ayad sont-ils accrochés au mur. Le jury n'en a retenu que deux : celui d'Emile Welsley (1er prix) et celui de Hussein Helmi (2ème prix). Evidemment d'autres envois méritaient également l'attention, ceux, par exemple, de Mohamed Afifi, Youssef Sayeda, Nosseir Soliman ou Abdel Hadi Sharet.

Dès le seuil de l'exposition on est accueilli par une tête colossale de Moukhtar due au ciseau de Seguini et par un portrait de P.A. Fils prodigieusement buriné par Moukhtar et appartenant à la collection de Mme Charaoui pacha.

LA TROUPE DE L'ATELIER

■ C'est pour une œuvre philanthropique que *Le Misanthrope* a été donné, l'autre jeudi, au Théâtre de l'Opéra. Le choix de la célèbre comédie de Molière ne manquait pas de saveur dans cette circonstance. Au demeurant, celle-ci venait à point pour suggérer à Alceste, dégoûté de la société viciée et en quête d'

un endroit écarté

Où d'être un homme d'honneur on ait la liberté,

tout le bien qu'il reste à faire même dans le désert ou une province perdue. L'Œuvre des Ecoles Gratuites des Villages de Haute-Egypte — ce qui est, en quelque sorte, la Thébaïde rêvée par notre misanthrope — a déjà aménagé une centaine d'écoles que fréquentent plus de 8.000 enfants du Saïd. Or, il faut des repas, des vêtements, des soins d'hygiène pour ces petits déshérités du sort. Et le bénéfice de la représentation leur était précisément destiné.

C'est le groupe théâtral de l'Atelier d'Alexandrie qui a joué *Le Misanthrope* pour la cinquième ou sixième fois depuis qu'il l'a monté. Le succès a encore été vif. C'est que ce groupe d'amateurs sérieux, qui comprend même des universitaires, est avant tout homogène. On devine qu'il est guidé par le souci de la diction et du rôle. L'ensemble de la troupe est si accompli que le mérite en est anonyme. Néanmoins, les applaudissements sont aussi allés à Joseph Aboulafia (Alceste), Jacques Bauer (Philinte) et surtout à Mme Yvonne Herzenstein (Célimène) et à Jacques Vannier (Oronte), suffisant à souhait dans la scène du fameux sonnet « bon à mettre au cabinet ». — J. M.

« PYGMALION »

■ Vendredi, c'était au tour de « Pygmalion » d'être interprété par la troupe de l'Atelier. Une salle à peu près comble attirée par la réputation de bonne tenue qui avait précédé au Caire les amateurs alexandrins.

Disons-le tout de suite, les spectateurs ne furent pas déçus — du moins ceux d'entre eux qui ne poussaient pas trop loin l'exigence.

Tout d'abord, Henry Duval (M. Jacques Vannier) et Elisa (Mme Yvonne Herzenstein) : un jeu naturel, de l'aisance, du brio — c'est-à-dire, en somme, beaucoup de talent pour tenir la gageure de jouer « Pygmalion » sur la scène, après la version du cinéma.

Elisa, qui serait en ville aussi simplement enjouée qu'elle l'est au théâtre, sut passer de la game des manières d'une espèce de poissarde à celle d'une femme du monde qui a vraiment de la race. Peut-être est-ce bien parce qu'Elisa était une femme authentique — c'est-à-dire qu'elle avait de la sensibilité, un cœur et une âme, et beaucoup de caractère.

Le cynisme d'Henry Duval à son endroit était quand même assez discret pour ne point le rendre antipathique.

Le public — comprenant d'ailleurs la portée sociale de la pièce — applaudit fort bien, regrettant toutefois que l'histoire ne se terminât pas comme au cinéma américain par un franc baiser. — CH. A.



Vendredi 4 mai eut lieu à la chapelle du Pensionnat du Sacré-Cœur (Avenue de la Reine Nazli) une cérémonie de première communion qui réunit les parents et leurs invités dans une atmosphère très émouvante. Dix jeunes élèves du Pensionnat célébraient leur première communion. Ce sont : Tatiana Braticevich, Claude Solé, Jacqueline Toma, Christiane Farès, Marie Doche, Jeanine Debbané, Sonia Chiniara, Daisy Sabbagh, Mireille Arcache, Marise Khordoc. Voici une vue de la chapelle ornée de fleurs avec, au premier plan, les premières communiantes



LA GYMKHANA DE LA SHELL Cy

La grande Gymkhana organisée par la Shell Cy sur le terrain de son club de Koubbeh Gardens, au cours de la semaine dernière, fut un grand succès sportif et offrit l'occasion aux diverses équipes de la Shell de se mesurer dans plusieurs tournois. C'est à Mr Mackintosh qu'on doit la bonne organisation de la fête et le succès qu'elle remporta. Il fut secondé dans cette tâche par M. F. Aldercotte, l'actif directeur général adjoint. La photo représente Mrs Mackintosh offrant les primes.

Ciné DIANA * Cine-Jardin REX

3ème SEMAINE — COLUMBIA PICTURES
présente
Le monument de la cinematographie

Merle **OBERON** * *Paul* **MUNI** * *Cornell* **WILD**

dans

"A SONG TO REMEMBER"

UNE MERVEILLE EN TECHNICOLOR



Au programme : WAR PICTORIAL NEWS No. 210

*

Ciné DIANA 3 séances par jour
Ciné-Jardin REX
ACTUALITES FRANÇAISES en sus
Matinée 7 h. 30
Soirée 10 h.



3ème SEMAINE — UNIVERSAL présente
Une colossale superproduction

Maria **MONTEZ** * *Jon* **HALL** * *Turhan* **B E Y**

dans

ALI BABA AND THE FORTY THIEVES

Un film d'une mise en scène grandiose...
EN TECHNICOLOR

Cinema **ROYAL** * Cine-Jardín **PARADIS**

Au programme : WAR PICTORIAL NEWS No. 210
Royal : 4 séances. **Paradis :** Matinée : 7 h. 30, Soirée 10 h.

Cinema METROPOLE

DU LUNDI 14 AU DIMANCHE 20 MAI
RKO-RADIO présente
Le Roman d'une Ame Libre !

Cary **GRANT** * *Ethel* **BARRYMORE** * *Barry* **FITZGERALD**

dans

"NONE BUT THE LONELY HEART"

Une réalisation puissante, une interprétation distinguée un film qui s'imposera à votre esprit par la force qui s'en dégage !

AU programme : WAR PICTORIAL NEWS No. 210

*

Chaque jour : 3.15, 6.30 et 9.30 p.m. Vendredi et Dimanche 10.30



DELASSONS-NOUS...

MOTS CROISES

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I											■
II										■	
III							■				
IV			■								■
V			■		■	■	■				
VI									■		
VII		■			■				■		
VIII					■			■			
IX	■			■			■				■
X									■		
XI			■								■

Horizontalement. — I. Pleine d'enjouement. — II. Ce qu'il convient de faire pour garder la « ligne » à la mode. — III. Labour donné aux vignes avant l'hiver ; — Parisien qui écrivit, le siècle dernier, l'histoire d'une bouchée de pain. — IV. On se soucie trop de ce qu'il dira ; — Il supporte les bons morceaux à l'étal. — V. Pronom personnel ; — Un paresseux américain. — VI. Répandre une bienfaisante humidité ; — Inversé : note de musique. — VII. Au cœur de la rose ; — Le soldat de Marathon devait l'être à son arrivée ; — Mort, il n'a pas connu la vie. — VIII. Soutien des grimpeurs ; — Qui pourra faire obtenir une bonne note ; — Lettre grecque. — IX. Phonétiquement : réduisit en fines particules ; — Phonétiquement : faire précipiter le mouvement ; — Pronom personnel. — X. Carnier à mailles des chasseurs ; — Etant donné. — XI. Inversé : négation ; — Il aime avoir un demi devant lui.

Verticalement. — 1. Donne aux Antilles un fruit que l'on doit déguster sur place ; — Phonétiquement : un compatriote. — 2. S'exhaler des corps ; — Pousse par le bûcheron. — 3. Ne manque ni de sel ni de profondeur ; — Souvent un conte à dormir debout. — 4. Qui n'est point revenu au calme ; — Possessif. — 5. Glisse sur les pentes neigeuses ; — Peut devenir une scie. — 6. Pièce de bois oblique reliant deux parties déjà assemblées ; — Partie d'une île verdoyante. — 7. A décidé du sort de nombreuses batailles ; — Ne doit contenir aucun crapaud pour le diamantaire ; — Moitié moins que rien. — 8. Mis à mort par Louis XI contre lequel il se révolta ; — Il conduisit des esclavagistes à la défaite. — 9. Il rend des ruminants contemplatifs ; — Sert dans l'auxiliaire. — 10. Facile à effaroucher. — 11. Mesuré par le drapier ; — Coule dans un pays de fjords.

SAGESSE

Penser fut toujours pour moi une occupation pénible et sans charme.

J.-J. Rousseau

C'est par le beau que les véritables artistes arrivent au bien.

Ingres

Il ne faut avoir de l'esprit que par mégarde.

Fénelon

MOTS PALINDROMES

Consultant sa géographie,
Hier, la petite Eugénie
Disait à sa tante Suzon
« Ce golfe de la mer de Chine
Et cet Etat de l'Indochine
Portent, c'est vrai, le même nom. »
Prenant ensuite sa grammaire,
Elle fit voir à sa grand'mère
Qu'en lisant à rebours ce nom,
On obtenait, chose très drôle
— On doit la croire sur parole. —
Celui d'une conjonction.

LA PRESTIDIGITATION EN FAMILLE

LES DOMINOS CACHES ET DEVINES

Vous prenez deux dominos dans un jeu et, les remettant à un ami, vous lui demandez de mettre un des dominos dans sa poche et de garder l'autre dans sa main fermée, mais en ayant soin de se rappeler le domino qu'il a mis dans sa poche et celui qu'il a gardé dans sa main. Ceci étant fait, vous annoncez que vous pouvez deviner où sont les deux dominos.

Pour cela, priez votre ami de multiplier secrètement par 4 le total des points du domino mis dans sa poche, de multiplier par 5 le total des points du domino gardé dans sa main, d'additionner les deux chiffres obtenus et de vous donner le total. Immédiatement, vous lui indiquez l'emplacement des dominos. Vous pouvez recommencer autant de fois que vous voudrez cette curieuse expérience, et en changeant les dominos, ce qui enlève toute idée de supercherie.

Voici le truc : Vous choisissez sans en avoir l'air les dominos que vous donnez : il est nécessaire que l'un d'eux fasse 6 au total (par exemple, le 4+2 ou le 5+1 ou le 3+3) et que l'autre fasse 9 au total (le 5+4 ou le 6+3).

Si, après avoir multiplié et additionné comme il est dit ci-dessus, on vous donne comme total un *nombre pair*, le 4+2 (ou le 5+1 ou le 3+3) est dans la main et l'autre domino dans la poche ; mais si, au contraire, le total est *impair*, c'est que le 4+2 (ou le 5+1 ou le 3+3) est dans la poche et que le 5+4 (ou le 6+3) est dans la main.

NOTES SUR L'AMOUR

▪ Il y a des femmes dont on ne peut supporter ni la présence, ni l'absence.
▪ Il est des tendresses féminines aussi accablantes que certaines journées d'été. Les femmes, comme le soleil, sont parfois trop généreuses.
▪ Parfois, dans le visage si familier de celle que l'on aime, on surprend brusquement des yeux inconnus.
▪ Certains jours, sans raison, on se sent fermés l'un à l'autre et comme imperméables. Toutes les tentatives de contact échouent. Chacun des deux semble placé sur un isolateur.
▪ Il y a, dans les petites querelles de ménage, une mauvaise foi réciproque, qui, seule, les rend supportables.
▪ Comme tu aimerais cette femme, si elle était à un autre, au lieu d'être à toi !

RIONS

— *Marie-Anne, combien de temps avez-vous laissé cuire les œufs ?*
— *Neuf minutes, madame !*
— *Je vous avais cependant dit de ne pas laisser cuire un œuf plus de trois minutes.*
— *Mais oui madame, mais comme il y en avait trois, je les ai laissés neuf minutes.*

●

— Tu te rends compte : des heures de lutte pour une coupe !
— Qu'est-ce qu'y f'raient pour une bouteille ?

●

Au musée.
— Quel âge peut bien avoir cette momie, papa ?
— Je n'en sais rien... une femme n'a pas toujours l'âge qu'elle paraît.

●

— Es-tu satisfait de ton nouveau professeur d'histoire ?
— Pas très, papa. Il ne sait pas grand'chose, car il nous interroge presque tout le temps.

(LES SOLUTIONS EN PAGE 15)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan : P.T. 150 — Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle : P.T. 175 (£ 1/16/-) — Autres pays : P.T. 200 (£ 2/1/-)